MASTER
NEGATIVE
NO. 93-81670-2

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

DUKAS, JULES

TITLE:

ETUDE BIBLIO-
GRAPHIQUE ET
LITTERAIRE SUR...

PLACE:

PARIS

DATE:

1880

Master Negative #

93-81670-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

878B23
S4
Dukas, Jules, 1828-
Étude bibliographique et littéraire sur Le Satyricon de Jean Barclay, par...Jules Dukas.
Paris, Techener, 1880.
91 p. 23 cm.

225527

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 8/12/93 INITIALS F.C.
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

BIBLIOGRAPHIC IRREGULARITIES

MAIN ENTRY: Dukas, Jules
Etude bibliographique et litteraire...

Bibliographic Irregularities in the Original Document
List volumes and pages affected; include name of institution if filming borrowed text.

_____Page(s) missing/not available:_____

_____Volumes(s) missing/not available:_____

_____Illegible and/or damaged page(s):_____

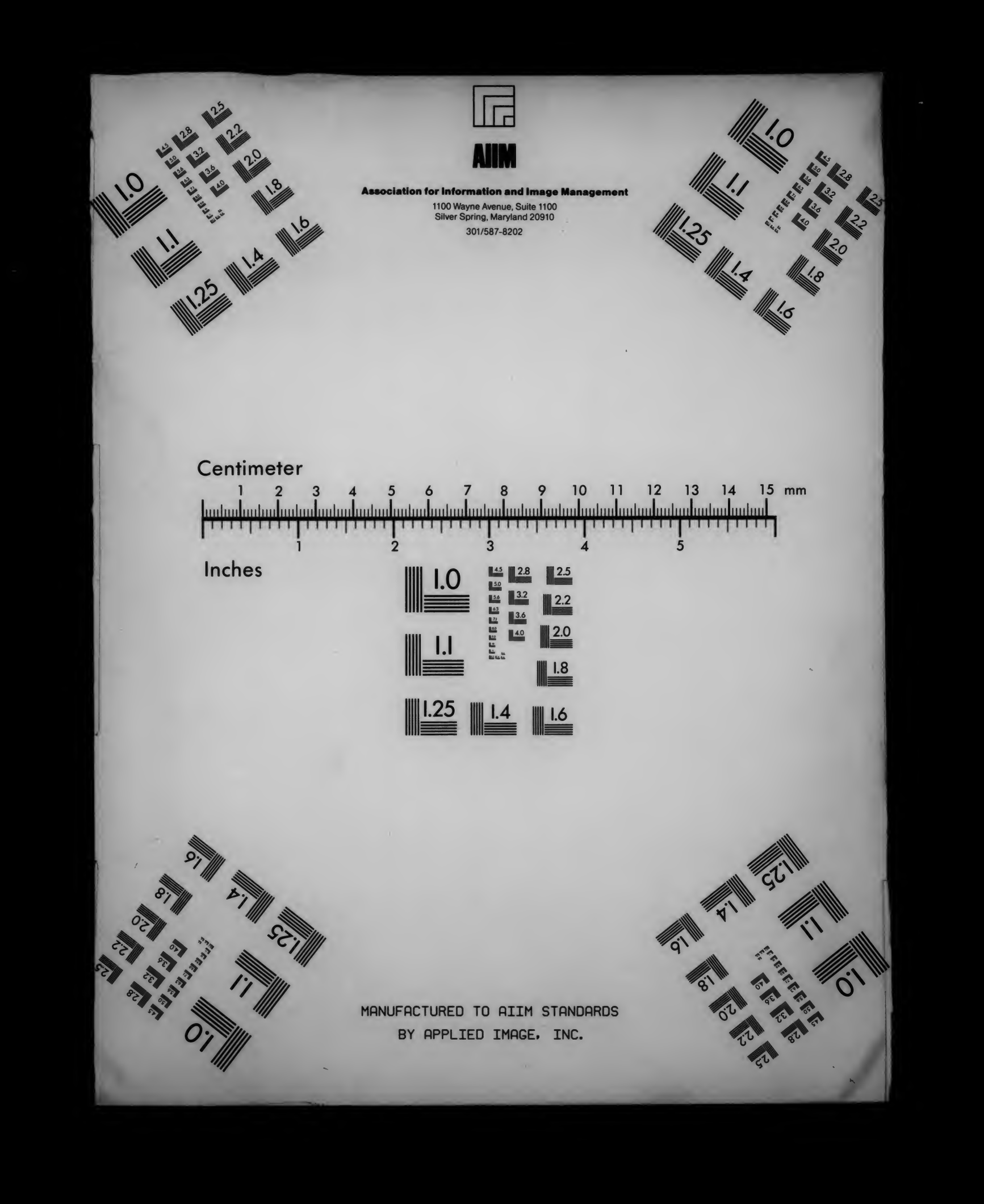
_____Page(s) or volumes(s) misnumbered:_____

_____Bound out of sequence:_____

__✓__Page(s) or illustration(s) filmed from copy borrowed from: University of Michigan. Entire Book.

_____Other:_____

FILMED IN WHOLE
OR PART FROM A
COPY BORROWED
FROM THE
UNIVERSITY OF
MICHIGAN


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
Inches
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

878B23 S4

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

ÉTUDE

BIBLIOGRAPHIQUE & LITTÉRAIRE

SUR LE *SATYRICON*

CHARTRES. — IMP. DURAND FRÈRES, RUE FULBERT.

ETUDE

BIBLIOGRAPHIQUE

ET LITTÉRAIRE

SUR LE *SATYRICON*

DE

JEAN BARCLAY

PAR

Monsieur JULES DUKAS

PARIS
CHEZ LÉON TECHENER, LIBRAIRE
DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇAIS
52, Rue de l'Arbre-Sec, au premier, 52
1880

North Campus
Storage

PA
8465
.S4
D88

LE *SATYRICON* DE BARCLAY

ÉTUDE LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Depuis le temps, déjà fort éloigné, où j'étais petit apprenti bibliophile (1), j'ai bien des fois, dans mes flâneries aux étalages de bouquinistes, mis la main, attirée par le format elzévirien, sur un volume à titre gravé où je lisais : *Euphormionis Lusinini... sive Joannis Barclaii Satyricon*. L'intitulé ne me promettait rien d'attrayant; le livre était le plus souvent maculé, rogné, mal vêtu, et je le renvoyais bien vite au fond de sa boite. Je connais maintenant toute l'étendue de mes torts. Ne faites pas comme j'ai fait, ô lecteur bénévole ! — Laissez-moi vous appeler ainsi et estimez-vous content que je ne vous tutoie pas, pour imiter encore mieux ces auteurs du temps de Henri IV et de Louis XIII dont je viens secouer la poussière. — Ayez plus de respect pour ce vieux débris, fussiez-vous M. Alphonse Daudet ou M. Zola. Car le *Satyricon* est un roman qui a eu, lui aussi, son jour de

(1) Ce n'est pas ici que j'aurais bonne grâce à afficher des scrupules philologiques et à éviter l'emploi d'un mot devenu parfaitement français. Seulement, sachons bien tous que celui qui, le premier, substitua à *philobible*, employé par Richard de Bury sous sa forme greeque pure, qui est grammaticalement aussi correcte que *philosophe*, etc., l'expression *bibliophile* s'est rendu coupable d'une vraie hérésie étymologique. L'hérétique, dont le Dictionnaire de Littré ne nous révèle pas le nom, a été condamné, il y a tantôt quatorze ans, par un savant et très éloquent professeur, dont la mort récente a été un deuil pour l'Université (Voy. Alexis Pierron, *Voltaire et ses maîtres*. Paris, 1866, in-18, p. 93), en termes si énergiques que je n'ose pas les rapporter. Le bûcher seul eût pu exercer une plus sévère justice.

392988

grand succès. C'est surtout en France qu'il a joui d'une vogue extraordinaire : trois traductions différentes en furent faites dans l'espace de vingt ans, sans parler d'une quatrième plus récente de près d'un siècle (1).

Qui était Jean Barclay ? Bayle nous le dit longuement dans son *Dictionnaire,* et plus exactement que la plupart de ceux qui sont venus après lui (2). S'il appelle l'auteur du *Satyricon* « un homme illustre », éloge mérité mais qu'on ne trouve pas souvent sous sa plume, ce n'est pas lui qui aurait commis la multiple bévue de l'intituler « poète français ». Il savait bien qu'il eût fait par là trop beau jeu aux imitateurs de sa propre critique, parfois un peu chicanière. En effet Barclay, bien qu'on ait de lui des poèmes latins estimés, doit être rangé parmi les prosateurs, au même titre que Pétrone son modèle, en faisant même abstraction de ses ouvrages de polémique. Et l'emploi du mot « français » est à la fois un anachronisme et un acte d'ignorance. Un anachronisme, parce que faire notre compatriote de quelqu'un né à Pont-à-Mousson en 1582, c'est absolument comme si on écrivait « Jérémie prophète Turc » ; un acte d'ignorance, parce qu'il suffit de lire, même superficiellement, le livre qui va nous

(1) On verra qu'il ne faut pas trop prendre au pied de la lettre le mot « traduction ». La dernière est celle que l'on doit au bizarre personnage qui s'appelait Drouet de Manpertuy. Elle est la seule qu'aient connue non seulement tous les biographes, sauf Bayle et Niceron, mais aussi l'auteur du *Manuel du Libraire.*

(2) Je citerai notamment la *Nouvelle biographie générale,* où l'on trouve presque autant d'erreurs que de mots. Et il n'y a pas à s'en étonner : elle ne fait que reproduire l'article de Chaudon et Delandine. Je ne me rends pas compte que Ferd. Hoefer, qui dirigeait avec tant d'érudition la grande entreprise littéraire de MM. Didot, ait souffert qu'on puisât à une source aussi justement décriée. Heureusement il a su d'ordinaire imposer de meilleurs choix. L'article du *Dictionnaire* de Larousse n'est pas non plus l'un des plus brillants de ce vaste recueil; mais il vaut encore mieux que celui du *Dictionnaire des noms propres* par Dupiney de Vorepierre, actuellement en cours de publication. Niceron, qui d'ailleurs a suivi Bayle, est bien au-dessus de tout cela. Voir le tome XVII de ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres etc.*

occuper pour voir ceci : Barclay, prévoyant mal que les Lorrains le réclameraient un jour avec orgueil pour un des leurs (1), s'est toujours considéré comme Ecossais, Aberdeen étant la patrie de son père et de la famille très noble à laquelle il appartenait (2). A plus d'une reprise, il se sert des expressions *rex meus* et *Britannia mea,* quand il veut parler du roi Jacques Ier et de la Grande-Bretagne ; et ce qui est encore plus concluant, s'adressant à Louis XIII dans une circonstance sur laquelle nou asllons revenir, il revendique hautement la nationalité paternelle en ces termes : « Mais, direz-vous, pourquoi cet étranger vient-il » apporter des offrandes à un Dieu inconnu dans son » pays ? C'est que jamais, Sire, tout en demeurant au » service de mon Roi, je ne croirai vous être étranger ». (3) Donc ne francisons pas Barclay malgré lui (4).

(1) J'ignore si l'une des rues de Pont-à-Mousson porte son nom aujourd'hui, mais je sais qu'il y a quarante ans, un vœu dans ce sens a été chaleureusement exprimé. Voir p. 173-174 de l'*Histoire de Pont-à-Mousson* par Napoléon Henry, 1839, in-8, ouvrage estimable, mais qui contient une biographie de Barclay des plus erronées.

(2) M. Henry la fait Irlandaise.

(3) « At quid (inquies) externæ gentis homo divertit ad peregrini Numinis cultus ? Nunquam erit (Rex) ut, meo Regi domesticus, me apud te ducam externum. » *Icon animorum,* dédicace.

(4) M. Poirson, en ne comprenant pas Barclay dans le large tableau du mouvement littéraire qui termine son *Histoire de Henri IV,* et M. Francisque Michel (*Les Ecossais en France.* Londres (Bordeaux), 1861, in-8, t. II, 222, sqq.) ont su se passer de cette recommandation. Ceux pour qui elle est nécessaire auraient dû savoir aussi qu'on trouve les *Iohannis Barclaij Poemata,* en deux livres, p. 76-136 du tome I des *Delitiæ Poetarum SCOTORUM,* Amsterdam, Jean Blaeu, 1637, 2 vol. in-12. Ils ont cependant une excuse : ces deux jolis volumes sont de ceux qui doivent manquer le plus souvent dans la collection entière des *DELITIÆ* (Voir le *Manuel* de Brunet). L'édition était faite aux frais de Jean Scott, de Scott's Tarwet, garde des Archives royales d'Edimbourg et poète lui-même; il se peut bien qu'elle n'ait pas été mise en vente. Ce qui en prouve la rareté, c'est que Bayle ne doit pas l'avoir connue, autrement il en eût tiré bon parti pour plusieurs de ses articles, notamment ceux sur les deux Barclay. Parmi les poèmes que j'y ai rencontrés, il en est un des plus singuliers, qui commence le second tome sous le titre : *Davidis Kynalochi doctoris medici De hominis procreatione liber primus* (sc. *unus*). Le plan est le même qu'ont suivi les auteurs subséquents de *Tableaux de*

Je ne referai point l'histoire de sa vie (1). J'en rappellerai seulement les phases principales. Il venait d'achever de brillantes études à l'Université de Pont-à-Mousson, ayant aussi passé quelque temps à Leyde, près de Juste Lipse, quand nous le trouvons à Londres, en 1603, au moment où le fils de Marie Stuart venait prendre possession du trône d'Elisabeth, félicitant le roi sur son avènement. Il avait alors 21 ans (2). C'est cette année-là

l'amour conjugal, mais ici la vivacité des couleurs est vraiment trop grande, et ce qui me confond, après avoir lu les passages les plus... naturalistes, c'est de trouver, en tête du premier volume, une déclaration en style pompeux de l'archevêque de Saint-André, le célèbre Jean Spottswood, d'où il résulte que le livre, qu'il a examiné, ne contient rien de contraire aux bienséances, qu'il devra faire l'agrément et la joie des amis des muses, et souhaitant qu'il soit largement répandu : « Delicias hasce... à nobis recensitas, nihil... moribus » noxium... continere testamur; eoque nomine dignas esse censimus, quæ » typis commissæ evulgentur, et ad φιλομούσων commodum et voluptatem » ubivis locorum distrahantur ». Je n'ai pu découvrir nulle part qui était ce médecin David Kynaloch. Je vois seulement qu'il a dû habiter Nantes un certain temps par la dédicace de son second livre : *De anatome et morbis internis,* qui est adressé au Parlement de Bretagne; et la *Bibliotheca anatomica* d'Albert de Haller (Zurich, 1774, in-4, t. I, p. 278) m'apprend que le livre, qualifié *carmen non illepidum,* avait d'abord paru à Paris en 1596, in-4.

(1) La *Bibliographie biographique* d'Oettinger indique deux auteurs qui s'en sont occupés spécialement : Schreber (J.-F.) en 1729 et lord Hailes en 1786. Il m'a été impossible de me procurer à Paris ce dernier ouvrage. Quant à l'autre, simple dissertation d'université allemande, il est à peu près inutile de perdre son temps à le demander dans l'une quelconque de nos bibliothèques. Mais la lacune n'a rien d'irréparable. Les principaux jugements de lord Hailes sont cités par le docteur David Irving, dans le travail très complet sur Barclay qu'il avait fait pour l'*Encyclopedia Britannica* et qu'il a reproduit dans son livre devenu classique : *Lives of Scottish writers,* Edimbourg, 1829, 2 vol. petit in-8, t. I, p. 371-379. Quant à la thèse de Schreber, je suis intimement convaincu qu'elle perdrait à la comparaison avec deux études toutes récentes qui m'ont été signalées et dont j'ai pris connaissance quand le présent travail était déjà avancé. Ce sont aussi deux thèses pour le doctorat ès lettres : l'une de M. Léon Boucher, *De Johannis Barclaii Argenide.* Paris, 1874, in-8; l'autre de M. Albert Dupond, l'*Argénis de Barclai, étude litteraire.* Paris, 1875, in-8. J'aurai à me référer bientôt à l'une et à l'autre.

(2) L'auteur anonyme de la *Censura Euphormionis,* décrite plus loin, ne lui en donne que dix-sept. Mais il se trompe, et sans doute volontairement, quand il dit, p. 15 : « Illis ipsis diebus filius (G. Barclaii) annorum plus minus « septem et decem Panegyricum de regis inauguratione scripsit. »

qu'il fit imprimer la première partie de l'*Euphormion,* dédiée au roi Jacques. Son père n'était pas auprès de lui, comme on pourrait le croire en lisant Bayle. Il vint le rejoindre environ un an après, et dut ne faire qu'un très court séjour en Angleterre, s'il est vrai, ainsi que le rapporte le même biographe (1), qu'il revint en France au

(1) Il y a dans les poèmes de Barclay certains hexamètres dont la lecture fait concevoir des doutes sérieux sur l'exactitude de beaucoup de faits rapportés à son sujet. Dans une pièce de vers qu'il adresse à son père (*Del. poet. scot.,* t. I, p. 107-109), je relève ce qui suit :

Nondum lucifero cursum temone peregit
Phœbus, et omniferum eoiit revolutus in annum
Ex quo me patriis cingens mitissimus ulnis
Fovisti gremio. . . . .
. . . . . Cum me veneranda benigni
Principis ad patrios revocarent jussa Britannos
. . . . . .
Nunc certe viresque, parens, primamque Senectam
Incusas, quod. . . . . .
. . . . . .
Jacobi negat ora tibi. . . . . .
. . . . . .
O genitor, desiste queri; satis ille superque
Approbat ingenium, corpusque excusat et annos
Tu modo, seu dulces humanis Andibus agros
Seu colis Austrasiam, qua multo colle Mosella
Vitifer inserpens depressos egerit amnes
Parce tibi.

Jean Barclay ne peut avoir reçu les ordres de Jacques Ier qui l'appelaient en Angleterre avant que ce « prince bienveillant » songeât à s'y rendre lui-même. Or, comme il n'est parti d'Edimbourg que le 5 avril 1603 (Voir Lucy Aikin, *Memoirs of the Court of king James the First,* 1822, in-8, t. I, p. 96), il en résulte que les vers qui précèdent n'ont pu être écrits avant le mois de mars ou, si l'on veut, février 1604. Guillaume Barclay se fait excuser à ce moment-là de ne pas se rendre près du roi. S'il y est allé, il en est donc revenu beaucoup plus tard qu'on ne le dit. Toutefois il a dû se trouver à la cour de Jacques Ier à la fin de 1603 ou au commencement de 1604, car dans sa dédicace de *In titulos l'andectarum... Commentarii,* datée d'Angers, nones de mars 1605, il se loue de l'accueil qu'il a reçu à Londres « aliquot supra annum mensibus. » Mais cette date certaine ne fait qu'augmenter notre incertitude. Puis comment concilier l'invitation formelle de venir à Londres, adressée au jeune homme, avec cette prétendue nécessité où se trouvait le père de l'y expédier, à cause des obsessions des jésuites de Pont-à-Mousson? Enfin, si Guillaume Barclay avait;

commencement de l'an 1604. Guillaume Barclay, en partant, emmena son fils. Nous les retrouvons tous deux à Angers, en 1605 (1). C'est pendant ce séjour que se place la composition de la seconde partie de l'*Euphormion* (2). Mais J.-C. Brunet, après beaucoup d'autres, n'a pas su qu'elle ne fut publiée qu'en 1607. Elle est dédiée à Robert Cecil, comte de Salisbury, fils de William Lord Burghley le grand ministre de la feue reine, qui, lui aussi, fut appelé deux ans après au poste éminent de premier Lord de la Trésorerie. Récompense bien due à ce bossu, grand administrateur, et aussi grand courtisan, (mais dont les

antérieurement à 1604, la faculté de résider tantôt aux bords de la Moselle, tantôt dans « les plaines chères aux bons Angevins », était-il donc déjà pourvu, à l'Université d'Angers, de la chaire de droit qu'on dit qu'il n'obtint que plus tard ? On trouvera peut-être quelque jour des documents qui éclairciront tous ces points. Pour le moment ils restent très obscurs.

(1) La plupart des auteurs, et parmi eux Irving, ont fixé à 1605 la mort de Guillaume Barclay. Ils ont suivi Ménage (*Vitæ P. Œrodii*, etc. Paris, 1675, in-4, dans la partie en français ayant pour titre : *Remarqaes sur la vie de M. Pierre Ayrault*, p. 231) qui, au premier abord, paraît mériter toute créance en sa qualité d'Angevin et de membre d'une famille qui a bien connu les Barclay. Cependant le médecin Georges Mackenzie, auteur d'une biographie spéciale restée inachevée : *The Lives and characters of the most eminent Writers of the Scots Nation*, Edimbourg, 1708-1722, 3 vol. in-fol. (t. III, p. 476), rapporte que certains savants ont affirmé que Jean Barclay perdit son père en 1607, et d'autres que ce fut en 1611. M. Francisque Michel indique 1608, sans dire d'après quelle source. En fait, c'est lui qui le premier a eu raison. La date ne peut plus être contestée. M. Ernest Dubois, professeur à la Faculté de Droit de Nancy, dans un très beau travail, qui est l'extension de son discours de réception à l'Académie de Stanislas et qui a pour titre : *Guillaume Barclay, jurisconsulte écossais, professeur à Pont-à-Mousson et à Angers*, Paris, Thorin, 1873, in-8, avec portrait, a donné le texte de la mention suivante, portée aux anciens actes de l'état civil d'Angers (p. CXXXIV des *Mémoires de l'Académie de Stanislas* de 1870-1871) : « Le jeudy 3e iour de juillet l'an mil six cens huict » trespassa messire Guillaume de Barcler escuier, docteur regent en l'Université » d'Angers Escossois de nation, et fut inhumé aux Cordeliers. » Je n'ai trouvé dans aucune biographie le fait qui ressort d'un passage de la dédicace citée plus haut, à savoir que Guillaume Barclai laissa, inachevée sans doute, une histoire de Jacques Ier. Il lui dit, en effet, vouloir renvoyer ses louanges « in volumen quod de genio rebusque tuis iamiam in libellos digero. »

(2) « Il fit à Angers la segonde partie de cet ouvrage. Je l'ay ouy dire à mon père ». *Vit. Petr. Œrodij.*, ibid.

mains restèrent pures), car, comme le dit l'historien Arthur Wilson dans la pittoresque énergie de son langage, « il fut la première trompette anglaise » qui proclama Jacques Ier successeur légitime d'Elizabeth. D'Angers, Jean Barclay alla à Paris où il se maria en cette même année 1605 ; dès 1606, on le voit établi de nouveau à Londres, et, mis en rapport avec Peiresc, qui s'y trouvait alors, il contracte avec celui-ci une vive amitié dont les témoignages subsistent encore (1). Cette fois il paraît être demeuré en Angleterre dix années presque consécutives (2). Son voyage à Paris en 1616, pendant lequel il fut présenté par Peiresc au garde des Sceaux Du Vair, fut bientôt suivi d'une dernière migration à Rome où il était rendu dès le mois de Septembre de la même année (3). C'est là qu'il mourut vers la fin de l'été de 1621 en écrivant les dernières lignes de l'*Argénis* (4). C'est là que reposent ses cendres

(1) Mon ami, M. Tamizey de Larroque, dont les laborieux et incessants efforts en vue de la réunion des correspondances de Chapelain et de Peiresc sont bien connus de tous les travailleurs, qu'il vient de charmer par la publication du tome I des *Lettres* de l'auteur de *la Pucelle*, m'écrit qu'il lui reste à copier à la bibliothèque de Carpentras les minutes de plus de cent lettres inédites de Peiresc à Barclay, toutes en français.

(2) Malgré l'exhibition de tout l'arsenal logique de Bayle, il semble constant que Barclay remplissait près du roi la charge de gentilhomme de la Chambre. Voir *Biographia britannica*, 2e édition. Oldys et Kippis, (celui-ci cite un manuscrit qu'il a sous les yeux), n'affirment jamais qu'à bon escient.

(3) Irving, *l. c.*, p. 378, reproduit une lettre de Swertius dans laquelle on lit : « Audio Barclaium Romæ agere et singulis annis a pontifice Paulo V mille aureos, ejusque filium 300 accipere », et qui est datée 25 septembre 1616.

(4) La dédicace à Louis XIII est datée des calendes de juillet. Au bas du dernier feuillet liminaire de l'édition originale est reproduit l'acte de cession du double privilège de Grégoire XV et de Louis XIII à Nicolas Buon, terminé par les mots : « Escrit et signé de ma main à Rome le 28 de juillet 1621. Iean Barclay. » Il y a sur cette édition une remarque à faire : Je n'ai pas trouvé dans l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, qui est très beau et semble bien complet, le portrait en taille-douce que Peiresc, selon Gassendi cité par Bayle, fit faire exprès pour mettre au devant du livre. Peut-être la gravure ne fut pas prête à temps, et servit-elle à Buon pour son édition en français de (1623) 1625 dont il est parlé plus loin. Le portrait qui orne cette dernière m'a bien paru un original, et les dates de la naissance et de la mort de Barclay y sont exactement indiquées. Cela prouve que Bayle n'a eu sous les yeux que l'édition

auprès de celles du Tasse (1). Son ami Peiresc lui avait servi d'intermédiaire dans les négociations avec le libraire Nicolas Buon afin de publier à Paris l'ouvrage posthume dont le succès fut encore plus retentissant que celui du *Satyricon,* mais dont je n'ai pas à parler directement ici (2). Essayer d'analyser brièvement l'œuvre de

annotée de Leyde, 1659, où le portrait, médiocre copie du premier, porte en effet la date erronée que satirise le *Dictionnaire,* note A.

(1) « Santo Onofrio... Le tombeau du Tasse, celui d'Alexandre Guidi, poète italien, et de Guillaume-Jean (*sic*) Barclay, illustre Anglois, rendent cette église remarquable. Le couvent qui y est joint contient environ 30 religieux (Hiéronymites); ils ont dans leur bibliothèque les bustes du Tasse et de Barclay, des manuscrits du Tasse, une écritoire, une boëte et même un petit pot de terre, qui ont été à l'usage de ce dernier ». *Voyages d'un françois* (de Lalande, qui n'était encore ni athée ni mangeur d'araignées) *en Italie fait dans les années 1765 et 1766.* A Venise et à Paris, 1769, 8 vol. in-12, t. IV, p. 470. Cf. Francis Wey, *Rome,* 3e édition, 1875, in-fol., p. 143. Barclay est assez malmené par l'auteur, (qui d'ailleurs se trompe, nous le verrons de reste, s'il croit l'*Euphormion* « rédigé sous l'inspiration de l'Eglise orthodoxe ».) Il est vrai que Mezzofante est traité au même endroit aussi cavalièrement, et les amis de Mezzofante s'en consolent en pensant que sa mémoire est mieux respectée par quelqu'un dont l'appréciation, en matière de philologie, a je crois un peu plus de poids que celle de M. Wey : par l'illustre auteur de la *Science du langage,* M. Max Müller.

(2) Mon exemplaire de l'*Argenis,* édition elsevirienne de Leyde, 1630, porte sur le feuillet de garde, en écriture admirablement moulée (et qui, chose singulière, conserve, vers la fin du XVIIe siècle, le vrai type calligraphique français de l'an 1500, non abâtardi par les fioritures italiennes), la mention suivante. Je la reproduis parce que, émanée évidemment d'un contemporain qui sait ce qu'il dit, elle peut servir à rectifier Ménage et ceux qui ont parlé d'après lui, et nous apprend encore d'autres faits :

« M. Barclay a mis la dernière main à cet ouvrage le 28 de juillet 1621, est » demeuré malade à Rome le 1er d'aoust 1621 et mort le 12 du mesme mois en » l'aage de 39 ans 6 mois, auoit demeuré cinq ans à Rome. Je l'ay ainsy appris » de M. son fils, l'abbé Barclay, est enterré à Rome dans l'église de Santo » Onufrio.

» Dame » (Louise Debonnaire qui avait, d'après ce qu'on voit là, deux ans de plus que son mari) « veufue dudit sieur Jean Barclay est décédée à Orléans le » 23 de juillet 1652, aagée de LXXII ans, elle reuenoit d'Italie auec son fils » unique, l'abbé Barclay, et les armées qui estoient es enuirons de Paris l'obli» gerent de s'arrester a Orleans, par ou elle passoit, pour attendre la cessation » des tronbles et la liberté des chemins a Paris.

» Guillaume Barclay, fils de Jean, ne en l'an 1609, abbé... (*cetera desunt*). » C'est cet abbé, sans doute, qui vint en 1629 apporter la barrette pour l'ar-

jeunesse de Barclay, faire l'histoire de sa publication, de ses réimpressions et de ses traductions est une tâche bien assez difficile, qui n'a jamais été essayée que je sache, et qui me suffit amplement.

Euphormion, c'est Barclay lui-même. Il le dit du moins de façon expresse (1). Mais il est très visible que l'autobiographie, mêlée d'ailleurs à une foule d'aventures de pure invention, s'enchevêtre avec le récit de tribulations dont Barclay le père put seul avoir à souffrir. Cela saute aux yeux dès le début (2). Guillaume Barclay, venu sur le Con-

chevêque de Lyon, Alphonse de Richelieu. Voir t. III (éd. de 1647), p. 899, du *Trés. chronol.* de P. Guillebaud de Saint-Romuald, qui se trompe en appelant ce « sieur Barclay », « autheur de l'Argenis ». Il n'est pas non plus hors de propos de rappeler ici que Louise ou Aloyse Debonnaire était une femme savante au point de composer des vers latins. Elle est honorée d'un article spécial dans la grande Encyclopédie allemande (7e partie, p. 368-69), au mot Barclay. Mohnike y cite le supplément à Jöcher par Adelung, où il est rapporté qu'il existe une pièce de vers intitulée : *Balth. de Vias ad Aloysiam de Bonnaire Barclaiam carmen elegiacum cui subiuncta est Aloysiæ de Bonnaire Barclajæ elegiaca responsio,* imprimée en 1647 in-4; on ne dit pas où, mais ce fut sans doute à Marseille, ville natale et résidence de Balthasar de Vias, qui était un ami de Peiresc.

(1) « Dissimulatus igitur verecunde mihi ipsi sub Euphormionis nomine » præclusi. » *Apologia,* p. 237 des éditions décrites plus loin sous les nos 23 et 25. L'édition originale porte *præclusi,* qui est beaucoup plus latin avec le sens *j'ai fait modestement mes premiers essais,* bien que je ne voie dans aucun lexique la construction *sibi præludere.* Au reste la latinité de Barclay, portée aux nues par les uns, a été jugée plus ou moins sévèrement par les autres. On peut voir, à ce sujet, Bayle, Hallam, Irving, Allibone (édition de 1872, dont le long article contient plusieurs grosses erreurs), et surtout M. Albert Dupond (*l. c.* p. 120-133) qui a très remarquablement discuté sur des exemples les qualités et les défauts du style latin de notre auteur.

(2) L'auteur inconnu d'un *Discursus* placé au-devant de l'*Argénis,* édition citée, part même de là pour soutenir qu'on ne peut pas décider qui est l'auteur de l'*Euphormion,* du fils ou du père, et il allégue des raisons pour et contre. Parmi celles qui lui font attribuer le livre à Guillaume Barclay, il cite le témoignage de Jean Rodenborch, qui affirmait solennellement : *Auctor famosi hujus scripti est Gulielmus Barclaius,* et qui se vantait de posséder de la main de celui-ci une clef des personnages. Ce qu'il faudrait ne pas oublier de dire en même temps, c'est que cette conviction et cette histoire de clef manuscrite n'ont peut-être pris naissance que dans un cerveau halluciné. Je vois dans Jöcher (*Allgemeines Gelehrten Lexikon*) que lorsque ce Rodenborch mourut en 1617, il sortait d'une maison de fous, où il avait fallu l'enfermer deux ans

tinent après la dépossession de Marie Stuart pour trouver chez le duc de Lorraine le pain amer de l'exil, au prix de plus d'une humiliation sans doute, est facile à reconnaître sous les traits d'Euphormion débarquant dans une ville maritime, absolument sans ressources, mais croyant naïvement à l'hospitalité des gens du pays, parce que chez lui, en Lusinie, comme l'a dit plus tard Scribe en vers qui dureront grâce à la musique de Boïeldieu :

..... L'hospitalité se donne,
Elle ne se vend jamais (1);

puis obligé, pour payer son souper à l'hôtellerie, de se vendre comme esclave à Callion, un puissant seigneur qui en fait son bouffon.

Percas, un des compagnons de servitude d'Euphormion, est le seul à lui témoigner quelque sympathie. Ils se lient étroitement ensemble et leur maître les envoie à Basilée (on ne sait si c'est Orléans ou Paris) vers Fibullius (2), un de ses amis. Pendant ce voyage, décrit de façon très pittoresque avec ses incidents bizarres, a lieu la rencontre, dont nous reparlerons plus loin, avec la sorcière Hypogée et deux jeunes femmes. A l'entrée dans Basilée, les deux voyageurs sont mis en présence d'un personnage que le roman nous ramènera plus d'une fois : c'est Acignius, en qui s'incarne la Compagnie de Jésus, par anagramme du nom latin de son fondateur. La mission à remplir auprès de Fibullius, très souffrant alors, consistait à lui administrer une certaine panacée. Euphor-

auparavant, quand il professait la théologie à Dantzig. Aussi je trouve que M. Dupond (*l. c.* p. 6) fait trop d'honneur à son allégation en la réfutant sérieusement.

(1) « ..... Ad patrium morem nec auro corpus in viam præceps tardaveram, » nec in cibos pretium quæsieram, quos gentis nostræ benignitas vendere » nescit. » *Euphormio*, éd. cit., p. 4. — Je doute fort que l'auteur de la *Dame blanche* ait lu le *Satyricon*. Mais la ressemblance est curieuse.

(2) M. Henry dit que c'est le cardinal de Lorraine. Cette idée, que je n'ai vue qu'à lui seul, n'est pas heureuse.

mion le guérit, mais par de tout autres moyens, et à la barbe des médecins sur le compte desquels il ne manque pas de s'égayer (1). Fibullius veut le marier en récompense; mais la reconnaissance pour le guérisseur ainsi témoignée était tout profit pour le malade : la femme était une maîtresse qui l'embarrassait. Heureusement pour Euphormion, le maître les a rappelés lui et Percas; ils le devancent au rendez-vous dans une visite qu'il va rendre, à Ilium (Ostende), à Labetrus (Albertus, c'est-à-dire l'Archiduc gouverneur des Pays-Bas), lequel possède une galerie de fromages moulés en forme de bustes auxquels tout venant est invité à casser une oreille et à l'arroser de nombreuses pintes de bière, mais qui a aussi à son service des pédants dont les discours sur les sciences et la poésie sont interminables.

Euphormion reçoit l'ordre de se rendre en Italie afin de faire préparer sur le parcours les logements de Callion et de sa suite. Il se trouve un jour dans une ville (2) où les habitants s'ameutent contre lui parce qu'il a provoqué un léger accident en lançant une pierre à une vache. On le mène au juge qui le condamne à être pendu. La sentence va s'exécuter quand son maître arrive à propos pour le sauver; il faut pour cela aller intercéder près du magistrat, un boucher qu'on nous dépeint dans son abattoir en train de parer un veau. C'est là une des parties réalistes du livre. On les y a déjà relevées avant moi (3).

Sur ces entrefaites Fibullius est venu rejoindre Callion. Il va le lendemain matin lui murmurer à l'oreille quelques paroles de provocation et, sans désemparer, les voilà l'épée

(1) Guy Patin, qui n'entendait pas raillerie là-dessus, traite Barclay (lettre du 12 septembre 1645, éd. Reveillé-Parise) de « fou qui a médit de la médecine ». Mais douze ans après (*ibid.*, lettre du 14 juin 1657), il lui rend mieux justice en l'estimant comme écrivain à l'égal de Buchanan.

(2) Le nom n'en est pas indiqué, mais d'après ce qui suit, il faut logiquement la placer à l'est ou au sud de Vérone.

(3) Voyez ci-dessous, p. 38, note I.

à la main l'un contre l'autre. Fibullius a le dessous. Callion le soigne avec sollicitude et épouse si bien la rancune du blessé qui, soi-disant, ne peut pardonner à Euphormion de l'avoir guéri autrement qu'on le lui avait prescrit, que le pauvre serviteur subit la peine des esclaves antiques : il reçoit les étrivières et on le marque au front ; et ce qui augmente sa douleur, c'est que son ami Percas a mis le plus grand empressement à accepter d'être son bourreau, et s'acquitte de la tâche beaucoup trop consciencieusement. Belle occasion pour lancer une invective pétronienne contre les faux amis !

Mais voici venir un certain Archoropus (les faiseurs de clefs disent, sans trop y croire, que c'est un électeur de Brandebourg). Sa suite est nombreuse et son faste éblouissant. Il s'est mis à la recherche de Fibullius afin de réparer envers lui une injustice. Pour commencer, il fait apporter un immense sac d'argent et invite à y puiser à discrétion tous les gens de Callion et de Fibullius. Euphormion prend comme les autres sa pleine charge d'écus ; aussitôt il entre chez un marchand de fards, se compose une figure d'emprunt, et il se sauve.

Le hasard lui fait rencontrer un peu avant d'entrer à Vérone un Napolitain, qui se rendait dans une grande cité du nord de l'Italie (1). Gelon — c'est le faux nom que prend pour le moment Euphormion — avait depuis longtemps le désir de visiter cette ville. Ils feront route ensemble. Ce nouveau voyage n'est pas moins fertile en incidents que ceux qui précèdent. A peine arrivé, Euphormion est obligé de s'enfuir par crainte de Fibullius. Il finit par prendre le parti d'aller se réfugier à Alexandrie (Bar-le-Duc), où l'autorité de Callion est sans bornes, mais où l'on ne s'avisera pas, pense-t-il, de venir le chercher. Seulement, nouveau malheur ! il se laisse prendre aux dehors modestes et aux belles paroles d'un prétendu alchimiste, et il est dépouillé de tout son argent en échange de lingots d'or et de pierres précieuses, qui ne sont en fin de compte que chrysocale et verre taillé ; il est sûr le point d'être arrêté pour avoir cherché à les vendre ; il se fait ensuite une mauvaise affaire avec son cabaretier, et est occupé à chercher un avocat au Palais, quand Percas apparaît, le reconnaît sans peine et le revendique au nom de Callion. Mais les Alexandrins sont humains et libéraux ; ils opposent la barrière d'une foule compacte à Percas, et l'on fait évader par une porte de derrière Euphormion qui s'empresse d'aller chercher dans une autre ville un asile plus sûr. Ici finit la première partie du *Satyricon*.

(1) On ne peut guère mettre ailleurs cette *aliqua civitas* qui n'est pas autrement nommée, car un de ses habitants, en parlant de Fibullius, l'appelle *Transalpinus homo*.

La seconde partie s'ouvre par de vives actions de grâces d'Euphormion. Il a trouvé le port après bien des traverses. Il est maintenant tranquille et joyeux en Scolymorhodie (en Grande-Bretagne, par allusion aux emblèmes connus de l'Ecosse et de l'Angleterre, le chardon et la rose), et il revient sur les événements de sa vie à partir du jour où, fugitif d'Alexandrie, il a été recueilli à Delphie (Pont-à-Mousson). A son arrivée, il a voulu acquérir tout ce qui avait manqué à sa première instruction, et il est allé demander des leçons aux Acigniens, alors en contestation sérieuse avec l'université delphienne. Euphormion fait la connaissance de Themistius (Guillaume Barclay), vénérable vieillard originaire de Scolymorhodie, qui le fait son héritier et lui donne de sages conseils que le jeune homme n'écoute pas toujours. Ainsi, pour le détourner de prendre l'habit religieux en même temps qu'un autre écolier appelé Anémon (on a prétendu que ce nom cachait M. de Bonville, introducteur des ambassadeurs près de Henri IV), il faut l'intervention de Théophraste (le cardinal du Perron). Par concession, Euphormion veut bien aller passer quelque temps dans une contrée où les

Acigniens n'avaient pas accès, à Marcie (Venise, la ville de Saint-Marc).

Les allusions politico-religieuses, assez rares jusqu'ici dans le roman, vont y devenir maintenant presque continuelles ; et, le plus souvent, le voile qui les couvrira ne sera rien moins qu'épais. Ainsi nous sommes mis au fait des différends qui s'étaient élevés entre les Marciens et le Géphyre (le pape), et du rôle de pacificateur que remplissait Protagon (le roi de France Henri IV) entre les deux parties. Mais la figure principale n'y perd rien : elle est toujours vite remise en scène. La rencontre de Pédon, un ancien compagnon de servitude chez Callion, décide Euphormion à partir pour Eleuthère (la France) où l'on vit heureux sous Protagon. Ilium (qui désigne Paris dans ce second livre) possède un temple de la Fortune et l'on peut espérer y obtenir les faveurs de la déesse par l'intercession de Doromise (Sully) un de ses principaux ministres. Euphormion court à ce sanctuaire dès son arrivée. Il parvient à voir Doromise après plusieurs tentatives infructueuses ; mais quelle amère déception l'attend ! Il se trouve en présence du ministre avec un autre solliciteur et, par ce qui se passe à ses yeux, il acquiert la certitude que la science qu'il vient offrir est un hommage qui n'a pas cours, et que Doromise n'arrête ses regards que sur ceux qui viennent à lui munis d'un symbole, et, s'il vous plaît, un symbole tel que l'entend Apulée, c'est-à-dire une bonne somme d'argent (1). Aussi notre héros sort désespéré sans

(1) On voit quel vilain rôle Barclay fait jouer à Maximilien de Béthune. Il s'est défendu — et même assez mal défendu — de toute intention blessante dans son *Apologia*. Sa vraie excuse, il lui était impossible de la donner franchement, et la voici : c'est que, de l'autre côté du détroit, l'avidité, la vénalité des grands s'affichaient effrontément, et les plénipotentiaires qui signèrent pour Jacques Ier son traité de paix de 1604 avec Philippe III, les comtes de Suffolk et de Northampton, laissaient répéter dans le public, sans se scandaliser le moins du monde, qu'ils avaient fait bâtir, l'un son château d'Audley Inn, l'autre son splendide hôtel du Strand, sur des fondations d'or espagnol (Lucy Aikin, *l. c.* t. I, p. 198).

même avoir présenté sa requête. A la vérité, aucune de ses visites sans résultat au palais de Doromise — dont la description laisse parfaitement reconnaître l'Arsenal — n'a été pour lui sans compensation. A la première, il a rencontré une fort belle dame dont il s'est épris. La seconde fois, il assiste à toutes les cérémonies du mariage d'Olympion et de Casina (1) ; il parle à « sa dame » qui était aussi parmi les spectateurs et, par surcroît, il a le plaisir de se retrouver peu après avec ses anciens amis Théophraste et Anémon. Le premier est devenu Poimenarche, pour ne pas dire prélat ; l'autre a si bien renoncé à ses velléités d'ascétisme d'autrefois qu'il est devenu un coureur de ruelles et il emmène Euphormion pour l'initier à son genre de vie ultra-mondain. Une mésaventure où intervient le guet les oblige à rentrer chez Anémon. Le lendemain Euphormion est stupéfait en reconnaissant dans la femme de son ami son amoureuse des jours précédents. Cette Madame Anémon n'est rien de plus qu'une franche coquine. On voit bien qu'elle appartient au grand monde profondément vicieux et éhonté dont les cancans au gros sel de Tallemant nous montrent « les dessous. » Elle écrit à Euphormion ; elle lui dépêche une entremetteuse, « courratière de ses amours », dit un traducteur ; elle le fait venir à ses côtés à la représentation d'Hippophile et les Icoléontins (le roi d'Espagne et les Flamands). C'est

(1) Voir Tallemant des Réaux, *Historiette* de la comtesse de Moret, t. I, p. 155 et 169-160 de l'édition de M. Paulin Paris. La note de ce dernier laisse croire que le récit du *Satyricon* est entièrement véridique, ainsi que le discours à la mariée (aux enjolivements mythologiques près). Voici la fin de cette allocution ; je me dispense de traduire : « Ut ne cestum tui Olympionis procaci » manu frangas, neu in osculum, neu in amplexum solicites maritalem, ut » aureum Iovis imbrem felix Casina expectes, qui te faciat matrem, nec mor- » talitatem Deorum semini jungas, aut Iphidius aliquis uterum tuum Herculi » nascituro angustet. Si hæc proba fide facis, ut tum neque molas viro tuo, » neque coquas, nec Iunonem (*Marie de Médicis*) iratam habeas, vel obloqui » Cleostrata (*la marquise de Verneuil*) possit et ipsa Fortuna penum tuam » instrui solertissima ordinatione procuret. » Ed. cit., p. 151.

une tragico-comédie — le mot est ainsi écrit par Plaute, et ce n'est certes pas Barclay qui ira profaner l'orthographe du vieux comique, — ayant pour principaux personnages le duc d'Albe, le comte d'Egmont, etc., sous des noms fictifs comme toujours, et dont les cinq actes sont analysés en sept mortelles pages. Je n'en ai pas lu plus d'une, j'en fais l'aveu sincère. A l'issue du spectacle, les deux amoureux rentrent ensemble, et Anémon, parti de Paris à la suite du roi, n'a qu'à se bien tenir. Euphormion nous raconte ce qui arrive après en termes pathétiques, repentant de sa trahison envers son ami, ayant presque horreur de la femme perfide et sensuelle qui l'enchaîne auprès d'elle. Toutefois il ne lui semble pas contre nature qu'elle l'enrichisse ; au contraire : *Praemium et voluptas corruperant meam innocentiam,* dit-il, et un peu plus loin : *jam..... indignabar, supplicasse fortunae, cum liberalis Matrona assiduis muneribus mutuam voluptatem cumularet* (1). Le malheureux avoue cela avec une candeur qui désarme. Que notre siècle, sans renoncer à son juste mépris pour ceux qu'il est convenu d'appeler les Alphonses, veuille bien juger Barclay d'après le niveau moyen, si abaissé qu'il soit, de la morale sociale de son temps.

Mais Euphormion est bientôt arraché à cette vie facile, mêlée de terreurs et de remords. Sa maîtresse a si peu de retenue devant les valets qu'il est menacé par l'un d'eux de révélations. Il part, résolu à se retirer du monde. Les Acigniens sont tout près, et c'est vers eux qu'il se rend, au moment d'un de leurs exercices scolaires. Une figure allégorique, réminiscence probable du tableau de Cebès, est exposée devant les disciples qui viennent successivement discourir sur le sens qu'ils y aperçoivent (2). L'un

(1) Ed. cit., p. 189-190.

(2) Ces exercices se faisaient encore au XVIII[e] siècle. Voyez *Voltaire et ses maîtres,* p. 30-31.

d'eux croit devoir embellir sa harangue d'une diatribe contre la jurisprudence. L'indignation saisit Euphormion sous lequel perce très visiblement ici le fils de jurisconsulte. Il réduit le calomniateur au silence, et après avoir éloquemment prouvé que le tableau doit représenter la science universelle, — on n'avait cependant, au fond, voulu y tracer qu'une feuillette de vin, — il se soustrait aux instances d'Acignius qui veut le retenir, et se met en route pour la Scolymorhodie. Le quatrième jour, le port d'embarquement est déjà proche, mais la nuit est venue, une maison d'apparence opulente est devant lui ; il y frappe, la demeure s'illumine et l'on vient lui ouvrir ; mais il recule en frémissant : c'est encore un Acignien qui s'offre à sa vue. On comprend qu'il se soit écrié : « Ce prodige » me démontre bien qu'Acignius est partout présent ! » (1)

L'heure avancée contraint notre Euphormion à se laisser introduire par le révérend père, qui lui fait d'ailleurs mille caresses, dans le palais qu'il apprend être celui d'Eutychia (l'état monacal) ; mais il éprouve bientôt qu'il n'est pas aussi aisé d'en sortir. Il y réussit cependant après avoir triomphé d'obstacles de toute sorte, naturels et surnaturels, dont l'énumération me mènerait fort loin.

Le voici enfin au bord de la mer. Il peut suivre des yeux les navires qui cinglent vers l'Angleterre, et il lui semble déjà respirer l'air de sa chère patrie (2). Mais il n'est pas encore au bout de ses peines.

Trifartitus, (le landgrave Georges duc de Leuchtenberg) (3), envoyé par Aquilius (l'empereur Rodolphe II)

(1) « Monstro... maximo didici, ubique Acignium esse. » Ed. cit., p. 204. — « Les jésuites se fourrent partout », répétera Voltaire dans le *Temple du goût.*

(2) Je restitue à Barclay cette jolie pensée. Si je me trompe en la croyant de son propre fonds, on me reprendra : « Illinc rates in Scolymorhodiam solvunt ; et jam melioris patriæ aura videbar afflari. » *Ibid.,* 213.

(3) Son extérieur est dépeint avec trop de précision pour que les contemporains ne l'aient pas reconnu du premier coup. C'était un homme extrêmement obèse, chauve et au visage rubicond. « Pinguissimus homo, vultuque regii coloris, et seminudum calvitie caput ostentans. » *Ibid.,* 214.

comme ambassadeur Thébain (allemand) en Scolymorrhodie, lui offre gracieusement le passage dans son vaisseau. Une effroyable tempête les rejette en Béotie. L'auteur, désignant ainsi l'Allemagne, dévoile rien que par là l'opinion qu'il a conçue de l'opacité d'esprit de la nation. Tout en rendant justice à ses qualités, il est revenu plus tard, dans son *Icon Animorum*, sur ce défaut qu'il lui prête et d'autres qui en dérivent. Mais celui pour lequel il n'a pas assez de sarcasmes, c'est l'ivrognerie des Thébains, c'est leur goût pour les repas sans fin (1). En décrivant la tempête dont je viens de parler, il se moque déjà de leurs gémissements, quand il leur faut jeter par dessus bord leurs tonneaux de vin du Rhin (2). La bourrasque oblige les navigateurs à relâcher dans le port de Thèbes. Aquilius réside dans la ville et Euphormion lui est présenté. Le portrait qu'il nous a fait du César excentrique et besoigneux qui s'appela Rodolphe II est des plus curieux, et, dans la plupart de ses traits, rigoureusement conforme à l'histoire. Aquilius est célibataire, rare exception chez les souverains ; rêvant à la pierre philosophale, il vit dans la retraite et dans un mutisme dont il ne sort que pour s'entretenir avec quelque savant, quelque artiste ou quelque alchimiste, au milieu de ses collections d'instruments astronomiques et d'objets d'art (3). De plus Barclay nous a laissé une demi-page de confidences, qu'un ami à portée de bien voir lui aura faites tout bas, et qui ne semblent

(1) Heureusement il ne leur prête pas les incongruités dont parle le Père de Saint-Romuald, p. 899 du t. III de son *Trésor chronologique*, éd. de 1647.

(2) « Ad ultimum patrii vini cados inter miserabiles ejulatus effuderunt in » fluctus ». *Ibid.*

(3) « Rudolf war..... mehr zum Privatmann als zum Regenten machtiger » Reiche gemacht; er liebte... Natur-und Kunstseltenheiten und legte trotr » seines öfteren Geldmangels kostbare Sammlungen an; zuletzt lebte er fasz » nur mit Gelehrten und Künstlern..... Dann kamen auch Alchymisten und » Goldmacher auf..... Kaiser Rudolf II hing am Wunderbaren und Geheim- » niszvollen; um die Astrologie willen musste er aber doch auch die Astrono- » mie fordern. » J.-C. von Pfister, *Geschichte der Teutschen*, Hambourg, 1829-1835, 5 vol. in-8, t. IV, p. 385.

pas moins vraies que le reste, concernant la vie tout à fait intime d'un prince à l'imagination déréglée, mais qui eut après tout le mérite de favoriser Tycho Brahé et le grand Keppler. On ne peut guère répéter qu'en latin la description de la galerie de tableaux où il emmagasinait le produit de ses recherches sur la beauté féminine absolue (1).

Euphormion, avant de se rembarquer, assiste à un festin allemand dont il donne une description fort amusante, et enfin il arrive en Scolymorrhodie. Dès qu'il en a touché le sol, il se sépare de Trifartitus et fait la route à petites journées en compagnie d'un Flamand qui se rend aussi près de Tessaranactus (ce nom est donné au roi Jacques à cause de ses quatre royaumes, celui de France compris). Un dimanche, les deux compagnons se sont arrêtés pour prendre le frais dans un petit bois ; ils ne sont d'âge ni l'un ni l'autre à engendrer la mélancolie ; aussi ne se gênent-ils point pour rire et pour chanter. On vient les prier poliment d'entrer dans une maison qui est près de là, et ils s'y rendent. Le propriétaire, homme déjà âgé et d'une gravité majestueuse, ne les a pas plutôt salués qu'il se met à répandre, sans dire un mot, des larmes abondantes. Il est bien obligé de s'expliquer à la fin, et il leur apprend qu'il se nomme Catharinus, et que, s'il pleure, ce n'est pas sur lui-même, mais sur eux qui ont l'air d'ignorer quel crime inexpiable ils commettent en voyageant pendant un jour de fête, et combien ils l'aggravent en troublant ses pieuses

(1) « Libertatem amorum conjugio præponit, et vagae voluptates ad ipsius arbitrium examinantur. Nam ut venustissimas species mulierum libido in animo finxit, omnia in tabellam eruditis coloribus transfert, et imaginationis lineamenta secutus, votum suum in pictura confitetur. Appellantur deinde pellicum greges, virginesque, quibus multum est, id nomen sub Aquilio exuere. Ipse sibi probator formarum, vultus mulierum ad similitudinem imaginis exigit ; et quam propius ad illam venustatem natura admovit, duarum, interdum trium noctium fortuna donatur. Etiam, si cujus amore vehementius exarsit, si in alicujus amplexibus dulcis animam egit, non statuam in rostris, sed imaginem, sua manu exaratam, in thalamo decernit. » *Ibid.*, p. 217. C'est le passage signalé par Nicolaï. Voir plus loin, page 64, note 3 .

méditations par les éclats de leur joie indécente. On a deviné que Barclay fait ici la satire du puritanisme, et l'on sait sans doute que par là il ne pouvait qu'être agréable au gouvernement de Jacques Ier, bien plus dur, même après la conspiration des Poudres, aux puritains qu'aux catholiques. Quoi qu'il en soit, les scènes et les dialogues qui forment cette dernière partie du second livre sont composés et écrits de main de maître.

Euphormion et le Flamand, par leur docilité à écouter les remontrances, parviennent à apaiser Catharinus. Ils soupent en famille avec lui et sa très jeune et jolie femme qu'il dévore des yeux, et un spectacle tout nouveau pour eux, celui du vieillard qui, le repas fini, se fait apporter et allume sa pipe, inspire à Euphormion une invective en prose et en vers, qui dut plaire particulièrement au roi (1), contre le tabac (2).

Ils prennent le lendemain matin congé de leur hôte, et Euphormion arrive enfin au terme de ses pérégrinations. Il est introduit par Amphiaraüs (Cecil) auprès de Tessaranacte, qui l'admet dans son « Sanctuaire », et tout enthousiasmé, il improvise, pour finir, une trentaine de vers héroïques où il égale son monarque au Soleil.

Après cette rapide esquisse, j'abandonne à vos réflexions, cher lecteur, toutes les considérations dont le développement exigerait beaucoup plus de place, et surtout de temps, que je n'en ai à ma disposition. — Vous me direz seulement si je ne suis pas dans le vrai en pensant qu'il y aurait de féconds rapprochements à faire entre l'*Euphormion* de Barclay et le *Télémaque*, les *Confessions* de Rousseau,

(1) Jacques Ier a écrit contre la fumée de tabac un pamphlet qui, dans ses *Opera regia*, a pour titre : *Misocapnos*, mais qui avait paru précédemment en anglais, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur. Voir Lowndes, *Bibliographer's Manual*.

(2) Le roi appelait déjà la plante *tobacco*; Barclay la nomme en latin *Petum*, et son traducteur de 1625 en français, *le Petun*. Voyez l'article très bien fait sur le tabac dans Larousse.

certains romans de Voltaire, le *Gulliver* de Swift, et par dessus tout le *Gil Blas* (1); ainsi, pour me borner là, Le Sage, Swift et Barclay, ont tous trois donné la parole à leur héros ; et le *moi* qui revient sans cesse dans leurs livres — ce n'est pas celui-là que Pascal trouvait haïssable — infuse à ces compositions une vie exubérante, une vie qui manque chez Barclay, on l'a très justement fait remarquer (2), dans son *Argenis*, ouvrage beaucoup plus mûri, mais que je prise beaucoup moins malgré sa plus grande célébrité, malgré la prédilection, plus sûre que celle qu'on a prêtée à Richelieu, d'un très illustre philosophe de la fin du même siècle (3). Vous me direz aussi si je m'illusionne en promettant le succès au littérateur qui entreprendra une traduction nouvelle avec notes historiques de l'*Euphormion*, et qui l'embellira d'illustrations comme nos graveurs français savent en produire. La belle édition des *Colloques* d'Erasme traduits par M. Develay, qui a été accueillie avec une faveur si marquée, n'avait pas, ce me semble, plus de chances de réussite. Celle que je recommande pourrait s'intituler au moins la QUARANTE-HUITIÈME. Le chiffre n'impose-t-il pas déjà à lui seul ?

La première portion de l'*Euphormion*, malgré certains traits acérés qu'elle contient, fut accueillie sans murmure; la seconde partie souleva un orage, qui s'étendit à l'ensemble du livre. On disputa avec vivacité pour savoir si certains de ses portraits étaient peints d'après tel ou tel original (4).

(1) M. Victor Fournel est du très petit nombre des hommes de lettres de nos jours qui ont lu l'*Euphormion* dans l'original. Il a formulé sur l'ouvrage, envisagé surtout comme roman de mœurs, un jugement des mieux motivés, et aux considérants duquel je m'associe presque sans réserves. Voyez la *Littérature indépendante et les écrivains oubliés*. Paris, 1862, in-18, p. 213, sqq.

(2) L. Boucher, *De Argenide*, p. 96.

(3) « Die Argenis war Leibnitzens Lieblingsbuch. » F.-A. Ebert, *Allgem. bibl. Lexic.*, t. I, p. 137.

(4) Quérard parle naturellement de l'*Euphormion* dans son ouvrage posthume publié par M. Gustave Brunet. *Livres à clefs*, Bordeaux, 1873, in-8, p. 65. Seulement j'ai été désappointé en voyant qu'il n'a pas fait connaître la

William Seton (*alias* Seaton), un compatriote de Guillaume Barclay (1), un jurisconsulte érudit, beau parleur autour duquel faisaient cercle les courtisans du Louvre, écrivain exercé à qui Balzac envoyait en cadeau une plume d'or (2), prit fait et cause pour les hauts et puissants personnages qui se sentaient blessés. Dans sa *Censura Euphormionis*, il s'élève contre les indignités prêtées par le roman à ceux qui s'étaient reconnus sous les transparents pseudonymes, Callion, Fibullius, les Acigniens, les Géphyres, Labetrus, Protagon, Doromise et tous les autres. Un chanoine de Vezelay, Pierre Musnier, mû d'on ne sait trop quel beau zèle, répondit à cette censure par une *Censura Censurae;* mais la réponse était sans force, et l'auteur de l'*Euphormion* prit lui-même la plume et écrivit l'*Apologia Euphormionis pro se*, qui forme la troisième partie de la collection à laquelle on donne improprement le nom de *Satyricon* de Barclay. Tel est le récit qu'on se croit autorisé à faire quand on a lu Ménage (3). Seulement on voit qu'il faut en rabattre à peu près tout dès qu'on consulte les sources mêmes (4). Quoi qu'il en soit, l'Apologie est

diversité d'opinion qui règne entre les interprètes de certains noms; je l'ai été encore davantage en voyant à quel point d'autres de ces noms sont défigurés et perdent par là tout sens rationnel. C'est sans doute la conséquence de la difficulté de lecture du manuscrit de Quérard. J'en donne pour exemples : ProtaRon, ScHolimoETHodie, le président BrEsson, TessaraMAQUE, etc.

(1) Il était probablement comme lui d'une très grande famille. Il y a une Marie Seaton au nombre des *quatre Marie* qui accompagnaient Marie Stuart à son arrivée en France.

(2) Francisque Michel, *Les Ecossais en France*, t. I, p. 296.

(3) *Vit. Petr. Œrodij.*, p. 232. Bayle a fait assez aigrement ressortir une contradiction qu'il y voit entre la date d'impression de l'*Apologie* et celle de la *Censura* postérieure de dix ans. Les termes employés par Ménage sont facilement défendables. Il eût pu répondre que ce qu'il dit de la Censure *imprimée* en 1620 n'empêche nullement qu'elle ait été composée assez longtemps auparavant. Ce n'est cependant pas la vérité, nous allons le voir dans un instant. Mais comme Bayle ne montre pas l'avoir connue plus que Ménage, il cherche à celui-ci, par le fait, une pure querelle de mots.

(4) Nous avons à la Bibliothèque nationale (Y^{2} 77) *Censura* | *Euphormionis* | *auctore* | *Anonymo* | Parisiis | Apud Ludovicum Boulanger | ..... | MDCXX

dédiée au duc de Savoie Charles-Emmanuel, protecteur choisi on ne voit guère pourquoi. J'ai eu occasion de le marquer plus haut : elle manque presque entièrement son but. Je ne dirai pas avec M. Boucher, qu'elle eut pour effet de rendre irréconciliables les ennemis que s'était attirés

et sous la même pagination, p. 21, *Censura* | *Censuræ* | *Euphormionis* | *Auctore* | *Petro Musnierio* | *Vezelio* | Parisiis | MDCXX. C'est un petit in-8 de 56 p. et 2 ff. bl. La *Censura* est sous forme de lettre adressée à un personnage que l'auteur qualifie « Admodum illustris Domine », et qui lui avait écrit *manu propria* en latin (dont il loue l'élégance rare chez ceux qui tiennent le timon de l'Etat, « ad reipublicæ clavum sedentibus »), pour lui demander son avis sur la satyre d'Euphormion. Cet avis, nous le connaissons, en ce qui touche le style de l'ouvrage, par le passage reproduit par Bayle d'après Ménage (qui semble n'avoir rien lu d'autre de la Censure), dans lequel il est dit que le latin du *Satyricon* écorche les oreilles romaines. Pour le reste, l'auonyme fait connaître très brièvement les circonstances de la vie des Barclay, le père et le fils, qui se rattachent à la composition du livre critiqué, lequel n'est à ses yeux que la production abortive d'une jeune cervelle surexcitée, « partum.. animi adolescentiæ æstu... an mavis ingenii luxuriantis abortum », et il ne borne pas là ses coups de griffe. Il cherche malgré cela à faire patte de velours. Personne n'est plus que lui ami d'Euphormion, admirateur de son érudition. Lui retirer de sa gloire ! Comment donc ! Il lui céderait plutôt la plus grande part de la sienne propre ! (par parenthèse Musnier relève, avec une verdeur qui donne à ses 35 pages peut-être leur seul attrait, cette naïveté outrecuidante). Seulement ce n'est pas par cette œuvre qu'il faut juger Barclay; d'autres productions (il me semble voir là une allusion à l'*Icon animorum*) lui ont acquis une renommée impérissable. « Scire aves qui sim? Euphormionis amantissimus. » Nemo me hodie vivit candidior acriorque æstimator et admirator Barclajanæ » eruditionis... Sed contendo Barclaianæ doctriuæ elegantiam hinc non esse » æstimandam. Sunt enim alii istius ingenii fœtus quibus famæ æternitatem » meretur. »

Il est un point sur lequel Ménage a dit très vrai : la *Censura Censuræ* vaut bien peu de chose par elle-même. Musnier l'a mise également sous forme de lettre à Barclai, et il raille assez froidement le censeur qui veut s'ériger en Apollon ; il prétend le faire reconnaître (il n'y réussit pas en ce qui me concerne) à sa médiocrité et à sa jalousie. Tout cela tiendrait en dix lignes, si ce n'était amplifié par cette contiuuité torrentielle d'allusions à toutes sortes de passages d'auteurs de l'antiquité, au moyen de laquelle les érudits du commencement du XVII^{e} siècle s'étaient fait à leur usage une sorte d'argot que nous ne comprenons plus qu'après bien des efforts. Mais ce qui fait l'intérêt de l'opuscule, c'est que Musnier nous apprend à peu près pourquoi et quand il a répondu à la *Censura* de l'inconnu. Sa dédicace à un de ses amis, Claude Gobelin, (qui pourrait bien être de la famille de Thomas Gobelin, dit le marquis de Brainvilliers, dont parle le P. Anselme, t. VI, p. 538), fait connaître qu'il a entrepris cette réponse

Barclay (1) : les amitiés que lui fit à Rome un des chefs éminents de la Compagnie de Jésus, le cardinal Bellarmin, prouvent le contraire. Je juge seulement qu'il ne dut apaiser personne en plaidant, comme il le fait, les circonstances atténuantes ; son argumentation se réduit à peu près, en bien des endroits, à prendre le contre-pied de l'idée exprimée par le vers de Boileau ;

Attaquer Chapelain ! Ah c'est un si bon homme !

et à dire : « Je ne m'en prends qu'aux vices du siècle ; je les attribue, c'est vrai, à Protagon et à Doromise, mais aussi je les ai proclamés, à quelques lignes de là, hommes excellents, divins ; je prétends ne pas les avoir attaqués. » Quant au reste de la défense, qui se montre surtout indignée des fantaisies d'imagination des fabricants de clefs, Barclay subit le sort commun de tous les littérateurs portraitistes. On leur jette à la figure que « tout mauvais cas est niable » ; et ses protestations ne lui serviront pas plus à nous faire croire que son Callion n'est

à la demande de Pierre du Puy, « rogatn Equitis Puteani », se trouvant à Rome à un moment où la *Censura* y avait fait sensation et produit des conséqnences qu'il n'indique pas. La *Censura Censuræ* ne circula originairement qu'en manuscrit, et il faut probablement en conclure qu'il en fut de même de la *Censura*. C'est Gobelin, témoin de la polémique, qui a voulu que l'impression en perpétnât le souvenir. Quant à l'époque où elle eut lieu, il y a un passage (p. 51-52) qni lui assigne d'étroites limites. Musnier reproche à son adversaire sa pnérilité ou plutôt sa malice à rappeler qu'il eût mieux valu ne pas écrire un livre dont Barclay témoigne de toutes les façons qu'il se repent. C'est ce que proclame bien hant son arrivée à Rome, l'aceueil que lui a fait le pape et le respect qu'il montre pour les membres de l'Eglise. « Vide quæso (ô Barclaii) infantiam » hominis aut potius malitiam. Quid opus fuit de re non scribenda monere, » quam te velle præteritam omnia tua facta, ac dicta contestantur. Hoc satis » tuus Romam aecessus, tuum in summum Pontificem obsequium, paterna eius » in te beneficia, tua ex animo in Ecclesiasticos reverentia vociferantur. » En conséquence, le libelle de Seton, — j'ai cru un moment qu'on pouvait aussi l'attribuer à son ami Scioppius, — et la réponse de Musnier n'ont pu être écrits qu'un certain temps après l'établissement de Barclay à Rome, c'est-à-dire entre 1617 et 1618, quand son *Apologia* courait le monde depuis trois à quatre ans.

(1) « ..... vereor ne Barclaius vulnus priscum vulnere novo exacerbaverit, et » censores feeerit ex inimicis inimicissimos ». *De Argenide*, p. 15.

pas un prince Lorrain (1), que les protestations n'ont servi à La Bruyère, niant que Théagène fût le grand-prieur de Vendôme et Ménalque le duc de Brancas (2).

Le nom de La Bruyère m'amène naturellement à l'ouvrage de Barclay dont les éditeurs ont fait la quatrième partie du *Satyricon*, à l'*Icon Animorum*. En effet l'analogie de cet ouvrage avec *les Caractères ou les Mœurs de ce siècle* n'est pas seulement dans le titre. Les sept derniers chapitres se composent de dissertations sur les différentes natures d'esprits, sur leurs aptitudes aux fonctions variées de la vie sociale, sur les qualités requises pour prétendre à ces dernières, et aussi sur les travers qu'on observe chez ceux qui les exercent. Là est le point de ressemblance avec La Bruyère, quoique l'immense supériorité de celui-ci soit éclatante, cela va sans dire. Aussi l'intérêt de l'*Icon* est bien plutôt dans les chapitres III à IX. Les deux premiers ne font que discourir sur les quatre âges de l'homme et la diversité des caractères selon le temps et le lieu ; Barclay passe en revue, dans les suivants, les divers peuples de l'ancien monde, les Français (il commence par eux : c'est une galanterie pour Louis XIII, âgé alors de treize ans, à qui le livre est dédié), les habitants des Iles-Britanniques (3), les Allemands et les habitants des Pays-

(1) Je ne serais pas surpris cependant que Callion fût simplement quelque favori puissant du due Charles III. Euphormion lui donne en effet une basse extraction. Mais il ne peut être question en aucun cas, selon moi, d'nn Guise, comme le disent les clefs et comme l'a pensé M. Alb. Dupond, qui prête à Barclay (*l. c.* p. 8 et 77) contre ces princes une haine personnelle. Je ne vois nullement qu'il eut un motif quelconque de la ressentir.

(2) Dans l'article (qui n'est pas d'ailleurs sans mérite) de la biographie Michaud, Tabaraud dit que Barclay écrivit l'*Apologia* « pour mettre son catholicisme en évidence ». Juger ainsi un livre en lisant trois lignes du titre, et oser écrire son jugement, c'est se moquer andacieusement du publie.

(3) En parlant de ses compatriotes, il émet sur leurs dispositions intellectuelles, et en particulier sur leurs aptitudes poétiques, une opinion dont la partialité s'excuse. Mackenzie l'a prise pour épigraphe de sa biographie : « Animi » illis in quæcumque studia inclinant, mirifico successu inclyti... et Musæ nunquam delicatius habeant quam cum inciderunt in Scotos. »

Bas, les Italiens, les Espagnols, les Hongrois, les Polonais, les Moscovites et les autres nations du Nord, et enfin les Turcs et les Juifs. Pour chaque contrée, il décrit, en quelques périodes fort bien tournées, sa situation géographique, son rôle principal dans l'histoire, la nature et les productions de son sol, les qualités physiques et morales de ses peuples, leurs défauts et les traits principaux de leurs mœurs. Tout cela témoigne grandement en faveur de la justesse d'esprit de l'auteur, ou de ceux qui lui avaient fourni, comme on disait en ce temps-là, « de bons mémoires » (1); et l'à-propos de ses observations, même leur actualité, a été signalée encore tout dernièrement, en ce qui s'applique tant à la France qu'à l'Allemagne (2).

Tout le monde sait que Barclay est étranger à ce que les éditeurs hollandais ont appelé la cinquième partie du *Satyricon,* sous prétexte que le pamphlet *Alitophili Veritatis Lacrymae* a reçu de son auteur, Claude-Barthélemy Morisot, le sous-titre *Euphormionis Lusinini continuatio.* L'opuscule, qui est postérieur de quatre ans à la mort de Barclay, est dédié à Henri II de Bourbon, père du grand Condé (3). Je ne promets guère de divertissement à celui

(1) M. Boucher a dit, en parlant de l'*Icon Animorum* (*De Argen.* p. 19) : « Nescio an quidquam sit solertius excogitatum, jucundiusve dictum, apud quemlibet ejusdem ætatis scriptorum ». Il s'est rencontré en ceci avec un prodigieux érudit de la fin du XVII^e^ siècle, avec Morhof, — à qui je ne fais que le seul reproche d'avoir écrit les 1,200 pages de son *Polyhistor* sans mentionner Rabelais. Parlant des auteurs qui ont écrit « de Moribus gentium », Morhof dit (*Polyhist.*, éd. de Lubeck, 1732, t. III, p. 497) : « ..... Quo in genere » nihil novi quod magnopere commendari debeat præter Ioannis Barclaij *Animorum Iconem* ».

(2) On lit au même endroit (*De Argenid.*, p. 19) que tout ce que dit Barclay des faibles de notre nation est tel : « ut nuperrime hæc scripta fuisse videantur. » M. Boucher ajoute, à la page suivante, où est rapporté l'ancien usage des Germains de conserver les vases où avaient bu leurs amis, cette piquante allusion à des événements douloureux encore présents aux souvenirs français : « Scimus et, Barclaio doctiores, non amicorum modo istis pocula placuisse ».

(3) La dédicace devient une sanglante épigramme, si l'on considère que la

qui s'en imposera la lecture. Entre autres attaques contre les Jésuites, leur Compagnie est rendue solidaire de l'infamie d'un des siens et, en déguisant les acteurs sous les noms de Nometus et Daphnis, on y exhibe un tableau, encore plus vivant que ceux du même genre chez Pétrone, de l'aventure du père Voisin avec Théophile ou Sajot (1). C'est ce que j'y ai trouvé de plus saillant. A part cela, l'action est sans cohérence, le récit se traîne avec une lourdeur assommante, et la latinité est souvent dure à l'oreille. Le P. Drexel a dû mettre les rieurs de son côté quand il écrivit le monostichon à calembour franco-latin rapporté par Bugnot dans la préface de l'édition *variorum* (2) de l'Euphormion :

Vivere qui renuit Sapiens, vult ille *morisot*,

et qui fait pendant à l'autre, cité tout à l'heure comme brocard à l'adresse du titulaire de la dédicace (3).

flétrissure infligée à un jésuite par Morisot rejaillit sur le prince dont le duc d'Aumale admet implicitement (*Hist. des princes de Condé*, t. II, p. 457) les vices honteux, stigmatisés sans circonlocution par Tallemant des Réaux (éd. cit., t. II, p. 441). M. Paulin Paris, dans ses notes sur l'Historiette de « feu Monsieur le Prince », a rapporté le vers latin, inspiré par le nom du page Hecquetot ou Hocquetot, et qui fait voir que les *par à peu près* n'ont pas été inventés de nos jours :

Crimina sunt septem, crimina principis Octo.

(1) Voir, pour les détails, Voltaire, *Lettre sur les Français*, éd. Beuchot, t. XLIII, p. 509; L. Alleaume, p. XXVIIJ-XXXIX de la *Notice* en tête des *Œuvres de Théophile* de la Bibliothèque elzevirienne; et surtout les *Mémoires de Garasse,* 1861, in-18, p. 72-80, 92; il est impossible de soutenir que le Révérend Père a pu être calomnié, quand on voit ses supérieurs ne pas même essayer de le défendre contre l'indignation de Louis XIII. Les termes qui l'ont exprimée et ceux de l'ordre d'expulsion immédiate sont rapportés par Garasse avec une bonne foi dont il faut lui savoir gré.

(2) Je l'appelle ainsi parce qu'elle se joint à la collection des *Variorum,* mais les notes sont de Bugnot tout seul.

(3) Le *Ménagiana* (éd. de 1715, t. III, p. 39) fixe au 4 juillet 1625 la date de l'arrêt du Parlement de Dijon qui condamna au feu le livre d'Alitophilus. Nous lisons dans la biographie déjà citée de M. Henry : « Il (Barclay) nous légua encore l'*Icon Animorum* : CE LIVRE fut brûlé à Dijon ». Une bévue du même genre, plus fraîchement commise, est à constater au n° 914 du Catalogue, n° 33

Bugnot, qui était, au dire de Ménage, un bénédictin régent en rhétorique au collège de Tiron, a inséré dans la même édition sa réponse à Morisot, qu'il se vante d'avoir mis en poussière. La vérification m'a fait peur et je m'en rapporte à lui. Son *Alitophilus castigatus* forme, comme l'indique Brunet, une sixième partie du *Satyricon* (1).

Il me reste à mentionner une plaquette de trois feuillets, qui s'annexe au même ouvrage depuis l'an 1628.

(mars 1880) de M. Th. Belin. On y lit, après l'annonce de la traduction française de Jean Béraut (n° 39 ci-après) : « Cette satyre (*sic*) violente contre les Jésuites a été condamnée par un arrêt du Parlement de Dijon ».

(1) Je sais qu'en attribuant à Bugnot l'*Alitophilus castigatus* et les notes de l'édition de 1674 (n° 26 ci-après), je me mets en contradiction avec tous les biographes et spécialement avec Ménage qui, à la page 233 de ses *Remarques* distingue formellement l'auteur des annotations de Leyde, 1664 (*sic*), de celui de la vie de Barclay qui est au-devant de l'*Argenis*. Mais j'appuie mon opinion sur des faits : Il n'est pas contesté que cette biographie précédant l'Argénis est de Bugnot. Or quel autre que lui en aurait revendiqué la paternité, en disant, au cours de la curieuse dissertation *De Satyra*, qui ouvre l'*Euphormion* en six parties, que l'on peut recourir, si on veut des détails sur la vie de Barclay, à ce qu'il en a écrit en tête d'une édition de l'*Argénis* qu'il ne précise pas, d'après ce qu'il avait su de Madame Barclay et de son fils pendant qu'ils logeaient au faubourg Saint-Germain lors d'un voyage qu'ils firent de Rome à Paris : « Quod » si scire pluribus cupis, Lector, quis ille fuerit, consule vitam ejus in fronte » Argenidis, ubi mores ejus descripti habentur juxta ea quæ ad me ab ejusdem » Barclaij conjuge, Aloysia Debonnaire, et a filio ejus natu majore Cæsare » Barclaio, dum ambo negotiorum causa ex Italia Lutetiam venissent et pro » aliquo temporis spatio diversarentur in Sancti-Germani suburbio ». Ensuite, en lisant les notes de l'*Icon animorum* de la même édition, on trouve plusieurs fois *Nostra Francia*. Ainsi l'auteur est Français, et l'on s'aperçoit aisément qu'il est catholique, très orthodoxe, tout en paraissant croire un peu à l'influence des astres. Si ce n'est pas notre bénédictin, qui donc est-ce? Je n'ai pas pensé que ce que j'avance sur Bugnot fut infirmé par le silence que garde, à l'égard de sa participation à l'édition de Hack, parue un an après sa mort, l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur* de Dom Tassin. Ce qui est dit, p. 81, de l'édition de l'*Argénis* est inexact en plus d'un point. J'ai reconnu, par exemple, à mon grand étonnement, qu'on y renvoie à une critique par l'abbé Josse que celui-ci n'a jamais faite. J'ai lu la préface de l'*Argenis de Barclay*, Chartres, 1732, 3 vol. in-12. Le nom de Bugnot n'y est pas prononcé. Je préfère donc encore la *Bibliothèque historique* de Dom Filipe Le Cerf de La Vieville, La Haye, 1726, in-12, au moins sur ce point, à l'*Histoire littéraire* de Dom Tassin.

Elle est bien de Barclay et porte pour titre *Series patefacti divinitus parricidii*, etc. Bayle l'appelle l'histoire de la *Fougade d'Angleterre*. C'est en effet une narration, qui paraît faite sur le lieu de l'événement, de la découverte de la Conspiration des Poudres en novembre 1605. — Le Roi Jacques, dont la perspicacité à démêler le sens véritable de la fameuse lettre à Lord Monteagle est fort exaltée par Barclay, a écrit lui-même, postérieurement, une relation des mêmes faits, bien plus circonstanciée puisqu'on y trouve le sommaire du procès des coupables. Elle fait partie du Recueil des œuvres latines de ce roi publié en 1619, in-fol., pag. 209-235; le titre est *Conjuratio sulphurea, scripta a rege, sed nomine suppresso*.

Je vais maintenant donner la bibliographie, aussi complète que j'ai pu la dresser, de l'*Euphormion* de Barclay et je propose la classification suivante :

I. Editions originales des différentes parties, et premières réimpressions jusqu'en 1626.

II. Editions à partir de 1628, hollandaises pour la plupart.

III. Traductions.

I

N° 1. Euphormionis Lusinini Satyricon. Londini.....? ..... 1603, in-12 (?)

C'est l'édition originale de la première partie. Elle paraît d'une rareté excessive. Non seulement je ne l'ai pas trouvée à Paris, mais je ne l'ai vue décrite nulle part. Elle n'est pas au British Museum dont l'édition la plus ancienne, d'après ce qu'a bien voulu m'écrire M. Georges Bullen, est celle de 1610 (notre n° 6 sans aucun doute).

Elle ne faisait pas partie de la collection, si riche en spécialités écossaises, du regretté docteur Laing, vendue au mois de décembre dernier par Mr Sotheby, dont M. Techener m'a communiqué le catalogue. Sur le *Catalogus librorum impressorum Bibliothecae Bodleianae* Oxon. 1843, sq. I. 183, je ne la vois pas figurer non plus. Cependant le libellé du titre de l'édition n° 2 ci-après prouve qu'il doit en exister une antérieure.

N° 2. EUPHORMIONIS | LUSININI | SATYRICON | nunc primùm recognitum, emen | datum, et varijs in locis | auctum | Parisiis | Apud Franciscum | Huby | via Iacobæa. Sub signo viridis | Folliculi | MDCV | cum Privilegio Regis.

Le titre porte la marque de F. Huby, avec son monogramme au bas de la vignette sur bois représentant une scène allégorique dont la signification est déterminée par le passage biblique (Ps. xc, v. 15) *eripiam eum et glorificabo eum,* inscrit dans le haut de la gravure (1). In-12 de 126 feuillets numérotés.

Cette première édition française ne contient également que la première partie du *Satyricon*. Elle se rencontre parfois isolément : il y en a un exemplaire non catalogué à la Bibliothèque Nationale qui est dans ce cas. Il provient du monastère des Feuillants et porte les mentions manuscrites : « *J. Barclajus, J. C. Scotus* » — ce qui est une confusion quant à la qualification de Jurisconsulte — et « *liber prohibitus.* » Mais le plus souvent on trouve à la suite de l'édition de 1605 les n°s 4 et 5 ci-après et aussi le n° 9. Nous en verrons bientôt des exemples.

Au verso du dernier feuillet est l'extrait du privilège

(1) Elle est figurée dans les *Marques typographiques* de L.-C. Silvestre, n° 436, mais tout à fait méconnaissable.

pour six ans accordé à Huby, qualifié « Maistre Imprimeur et Marchand Libraire en l'Université; » mais l'instrument, terminé par la formule « Par le Roy en son conseil, signé LEZOT. Au rapport de Monsieur d'Amboise, maître des Requêtes, » n'est point daté. On verra tout à l'heure pourquoi j'insiste sur ce détail. Je tiens aussi à celui qui est relatif à la qualité de maître imprimeur, parce qu'il sert à rectifier le livre si défectueux, et qui rend malgré cela tant de services, de Lottin l'aîné *(Catalog. chronol.)*. François II Huby n'y est porté que comme libraire. Or il imprimait non seulement pour lui-même, mais aussi pour ses confrères. Je me crois sûr, après une comparaison minutieuse des caractères et des fleurons, que la *Censura Euphormionis* précédemment décrite et que vendait Louis I Boulanger (ou Boullanger, selon Lottin qui aurait dû savoir orthographier son nom puisqu'il était son descendant), est une impression de Huby. Nous n'avons le droit, ce me semble, de négliger aucun fait se rattachant aux origines et aux progrès de l'Imprimerie et de la Librairie françaises qui, malgré les travaux nombreux et souvent excellents dont elles ont fourni le sujet, attendent encore leur historien.

Nous pouvons remarquer aussi que François Huby a imprimé, en la même année 1605, le commentaire de Guillaume Barclay sur le titre du Digeste *De rebus creditis*. Le livre (Bib. Nat. F. 4178) porte la marque décrite ci-dessus; elle doit, d'après L.-C. Silvestre, remonter à François I Huby, qui aurait exercé, selon lui, de 1555 à 1597.

N° 3. EUPHORMIONIS | LUSININI | SATYRICON | PARS SECUNDA Nunc primum in lucem edita | PARISIIS | Apud Franciscum Huby, via Iaco | bæa, ad insigne viridis Folliculi, è | regione Collegij de Marmou- | tier, Et in Palatio ante portam | Sancti Sacrarij | MDCVII | Cum Privilegio Regis |

Le titre porte cette fois, au lieu de la marque du libraire, un simple fleuron formé d'un mascaron avec entrelacs (1). In-12 de 158 feuillets.

Voilà une édition qui fera bien des jaloux à la Bibliothèque de l'Arsenal. Elle l'a reçue comme héritage du couvent de Picpus du tiers-ordre de S. François. Et ce qui ne gâte rien, l'exemplaire, n° 13018 B, dans sa reliure du temps, est à belles marges et soigneusement réglé. J'ai su il y a à peine quelques mois qu'il existe. Il faut être bibliographe pour comprendre le sentiment qui m'agitait pendant qu'on allait me chercher le volume dont je venais, tout étonné, de relever la date sur le catalogue. Chacun a dans son passé des impressions, personnelles ou recueillies ailleurs, de l'impatience de l'attente, lors du premier rendez-vous. J'éprouvais quelque chose de pareil. Je crus jusqu'au dernier moment que la date était mal transcrite. En effet, comment m'attendre, après avoir lu sur le titre de l'édition de 1609 (n° 4 ci-dessous) qu'elle était la première de la continuation de l'*Euphormion* qui vit le jour, comment m'attendre, dis-je, à tomber brusque-

(1) Ce mascaron, que j'ai déjà signalé dans la *Censura Euphormionis* et dans les *Commentarii* de Guillaume Barclay, a eu une destinée très particulière : on le retrouve sous les mêmes traits et avec des dimensions exactement semblables dans les impressions de Louis Elzevier, d'Amsterdam. Il sert notamment, pour sa part, dans le rapprochement entre les ornements typographiques des trois ouvrages : Clapmarius, *De Arcanis rerum publicarum*, de 1641, *Animadversiones in librum Prædamitarum* Authore Eusebio Romano (Philippe Le Prieur), de 1656, et *Prædamitæ*, de 1655, à démontrer irréfutablement que ce dernier livre, qui a tant fait de bruit et suscité tant de misères à Isaac La Peyrère, son auteur, fut imprimé par Lonis Elzevier à Amsterdam, et non pas à Leyde comme l'a indiqué Pieters, tout en émettant à la fin de son article (*Annales*, éd. cit., p. 161) un doute qui fait honneur à sa sagacité. Notre fleuron y est trois ou quatre fois répété, et, snr le titre, il surmonte la date : *Anno salutis*, MDCLV. On se dit, au premier abord, que le bois dont se servait Huby a passé en Hollande et était encore employé cinquante ans après. Mais une comparaison très attentive m'a montré que le fleuron cul-de-lampe hollandais est une copie très bien faite du nôtre, qu'elle présente avec ce dernier de très légères différences de dessin, et qu'après tout l'original est encore préférable.

ment sur cette édition de 1607, réclamant la priorité et dénonçant un genre de supercherie dont je ne connaissais pas d'exemple ?

Toujours est-il que la découverte m'a principalement servi à mettre le doigt sur une erreur que j'avais commise — *errare bibliographicum est !* a dit un de nos maîtres — en voulant rectifier celle d'autrui qui est flagrante. Les auteurs les plus sérieux : Niceron, Irving, Mohnike (dans la grande Encyclopédie allemande), J.-C. Brunet ont tous pris la première partie de l'*Euphormion* de l'édition Huby, pour la seconde, et ils ont répété à la file que celle-ci avait paru à Paris en 1605 ; Niceron dit « avec la première, » ce qui prouve qu'il a eu entre les mains un volume dont il n'a pas regardé autre chose que la première page et les titres courants. Placcius seul a connu une partie de la vérité. Dans son *Theatrum Anonymorum* il indique, *de script. pseudon.* n° 982, p. 266. « Satyrici pars altera, ibid. (Parisiis), 1609, in-8. » La méprise des autres était aisée à reconnaître pour moi qui avais tenu entre les mains simultanément les deux éditions : n° 2 de 1605 et n° 4 de 1609. Seulement, voici où je commençais à me fourvoyer. Comme l'écolier de la légende, je n'avais voulu « lire que dans mon livre. » J'avais vu dans l'exemplaire que je possède de l'édition de 1664 (n° 25), que la seconde partie est dédiée « Roberto Cecilio..... Summo Quaestori, » et après m'être assuré dans Arthur Wilson (*The History of great Britain*, etc., 1653, in-fol., p. 43) que Cecil fut nommé, à la place du comte de Dorset, « Lord High Treasurer » au commencement de 1609, j'en concluais qu'il était matériellement impossible que le *Satyricon pars secunda* eût paru plus tôt que 1609 ; la mention « nunc primùm edita » sur le titre de l'édition à cette date faisait triompher cette dialectique spécieuse, quand l'apparition du *rara avis* de l'Arsenal vint réduire à néant mon beau syllogisme. Obligé de rengaîner les compliments que j'étais sur le point de m'adresser à moi-

même, il fallut bien me mettre à examiner de près cette édition de 1607 et aussi celle de 1609. Tout s'expliqua alors : par l'une comme par l'autre, Cecil est simplement qualifié dans la dédicace premier secrétaire d'Etat, « *Summus Regiorum Secretorum Praefectus.* » Nous verrons plus loin qu'en compensation de la dignité qu'il n'avait pas encore, la même dédicace lui faisait d'autres avantages, et qu'ils lui furent retirés, je me demande pourquoi, dès qu'il devint Haut-Trésorier.

Je rapporte avec détail, à propos de cette « belle inconnue » de 1607, tous les bonheurs et toutes les déceptions qu'elle m'a fait éprouver, comme caractéristiques des hauts et des bas de la vie journalière des bibliographes et des chercheurs. Et n'allez pas, cher lecteur, répliquer que ma narration vous laisse froid. Vous m'exciteriez à vous répondre par des injures, en m'écriant: *Vade retrò !* Non, vous n'aurez jamais le cœur bibliophile! [On me rendra cette justice; j'ai caché autant que j'ai pu ce vers, qui n'est mauvais en définitive que parce qu'il a l'air d'en parodier un autre d'Athalie; je crois que c'est le seul que j'aie à me reprocher dans ma vie, et si je l'ai commis, je jure bien que c'est sans le vouloir.]

Il est remarquable que le privilège, qui vient immédiatement après la dédicace dans cette édition, est exactement le même que celui que nous avons vu à la précédente. Huby, qui était décidément un homme sachant se retourner, n'a pas jugé utile d'en solliciter un nouveau. Il a profité de l'élasticité des termes de l'ancien..... « recognitum *et variis in locis auctum.* »

N° 4. EUPHORMIONIS | LUSININI | SATYRICON | PARS SECUNDA | Nunc primum in lucem | edita | *s. l.* MDCIX. In-12, 130 feuillets, 2 blancs.

Le caractère de cette impression est absolument semblable à celui de l'*Icon* n° 9 ci-après, et les vignettes ou fleurons de l'une et de l'autre, rapprochés de ceux de l'*Apologia* n° 5, montrent que les trois livres sortent de la même officine. Je présume qu'Huby n'aura pas signé cette édition, comme il l'avait en 1607, parce que l'ouvrage venait d'être condamné par la Congrégation de l'Index, à la date indiquée par Bayle, 9 novembre 1609. On vient de voir ce qu'il faut croire de la mention du titre portant que l'ouvrage paraît pour la première fois. Pourvu qu'on n'aille pas découvrir encore une autre édition de 1606 ou de 1605, qui se dise à son tour: *nunc primum in lucem edita!*

N° 5. EUPHORMIONIS | SATYRICI | APOLOGIA | PRO SE. | Parisiis. | Apud Franciscum Huby | via Iacobæa sub signo viri- | dis Folliculi | MDCX | cum Priuilegio Regis.

Le titre a pour vignette un bois représentant deux faunes adossés à un lys, qui sort de la base de la console où sont assises les deux figures. La dédicace a une initiale très ornée, et le fleuron en tête du texte est complètement identique à celui placé devant le texte courant de l'*Icon* n° 9 (comme aussi devant celui de la *Censura Euphormionis*). Le caractère est exceptionnellement gros et très net. In-12, 78 feuillets chiffrés.

Ici l' « Extraict du Priuilege » du f. 78, donné pour six ans à partir de l'achèvement « Par le Roy en son Conseil « signé VIZE », est daté « le 30 iour d'Octobre lan de grace « mil six cens dix ». On n'y marque point, comme cela se fit plus tard, la date de l'achevé d'imprimer.

On voit donc que Bayle, lorsqu'il dit que l'Apologie de l'*Euphormion* fut publiée « à Londres, » a fait une erreur. Niceron l'a copiée en la latinisant; Mohnike l'a germanisée; Irving, qui était cependant tenu, comme écrivain britannique, à un certain contrôle, l'a répétée en anglais,

et J.-C. Brunet lui a redonné cours en français dans le *Manuel du Libraire*. Je ne trouve que Rob. Watt (*Bibliotheca britannica*. Edimbourg, 1824, 4 vol. in-4), qui ait indiqué exactement le lieu d'impression ; c'est une atténuation des inexactitudes assez nombreuses de son article BARCLAY.

Il a du être formé vers 1610 beaucoup de recueils factices des trois éditions nos 2, 4 et 5. Un de ces recueils se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal (n° 13018 A.). Postérieurement, ceux qui possédaient les trois parties en blanc les firent relier en y ajoutant tel ou tel opucule se rattachant aux premiers. Nous en rencontrerons plus loin des exemples.

N° 6 (1). EUPHORMIONIS | LUSININI | SATYRICON | PARS I | nunc denuo recognita, emenda | ta et variis in locis | aucta. | Anno Christi | MDCX. 264 pages et 1 feuillet blanc.

— *Idem*. PARS II | nunc secundum in lucem | edita | Anno Christi | MDCX. 226 pag. et 1 feuillet blanc.

— EUPHORMIO | NIS | SATYRICI | APOLOGIA | PRO SE | PARS III | Anno | MDCXI. 81 feuillets, in-12 carré.

Les trois titres ont la même vignette sur bois, principalement composée d'une branche d'ache et d'une palme formant demi-couronne. Le papier est mauvais et l'impression médiocre. La troisième partie, par imitation de

(1) Avant de quitter les parties séparées de l'*Euphormion*, je dois exprimer ma conviction qu'il a été certainement fait, entre 1603 et 1610, d'autres éditions dont je n'ai pas su trouver la trace. Il y en a en tout cas au moins une, réunissant les deux premières parties, qui a dû paraître soit en Allemagne, soit dans les Pays-Bas (*Germania inferior*). Cela résulte indubitablement du passage de l'*Apologia* (éd. cit., p. 239) : « Tandem occidente invidia, videbar expurga-« tionem habuisse. Galli *Germanique mutuis editionibus Euphormionem vin-» dicabant*. »

la belle édition n° 5, est en gros caractères, mais avec cette bizarrerie, qu'on retrouve dans les comptes rendus parlementaires du *Times* de nos jours mais qui se comprend peu en 1611, que, vers le milieu, il y a une page au moins en texte ordinaire. Une autre singularité dans cette édition, c'est qu'on a dû faire une correction au titre de la première partie pendant le tirage, ou qu'il a été fait, au bout de deux ans, un nouveau titre pour un certain nombre d'exemplaires restants. Celui de l'Arsenal (n° 13018 A, assez vilain volume relié en vélin qui faisait partie de la bibliothèque de l'Oratoire) porte le millésime MDCXII ; celui de la Mazarine (n° 22494), qui est du premier tirage est précieux en ce qu'il porte, au bas du titre, la griffe au monogramme composée des trois majuscules grecques ΦΦΠ, qui passe pour avoir appartenu à Peiresc. Cela donnerait un intérêt à part à la clef manuscrite (1) du dernier feuillet de garde, qui fournit d'assez curieuses variantes (2).

Je ne saurais rien dire de plausible quant au lieu d'impression de cette édition anonyme. Si elle n'est pas anglaise, ce que la disposition du bas des titres, rapprochés de ceux des éditions nos 7 et 11, ne rend pas absolument inadmissible, je ne la crois ni parisienne, ni rouennaise, ni hollandaise. Elle serait plutôt de Lyon ou de Genève. Quoi qu'il en soit, nous avons ici la première collection donnée au public des deux parties composant seules le *Satyricon* proprement dit, avec adjonction de l'Apologie. Barclay y a évidemment participé, et cela eut lieu, peut-être, durant le voyage que, selon Bayle, il fit en France, exprès pour faire éditer Sa *Pietas*, qui est de 1612. — Quel autre que

(1) Il faut croire que chaque possesseur du livre y consignait, avant que l'édition strasbourgeoise de 1623 (n° 10) eût paru, ce qu'il présumait ou ce qu'il avait appris des vrais noms des personnages. L'exemplaire de l'Arsenal a aussi une de ces clefs personnelles. Je n'y ai rien vu qui valût la peine d'être remarqué.

(2) Par exemple : *Lusinia*, Lotharingia ; *Alexandria*, Nancy ; *Callion*, Biron ; *Delphium*, Avenio ; *Anemon*, le vidame du Mans, compagnon de l'auteur ; *Olympion*, le comte de Cesi.

lui, en effet, aurait pris la peine de donner, dans cette édition de 1610, à Robert Cecil, son nouveau titre de *Summus Quaestor ?* Quel autre que lui y aurait opéré le retranchement considérable qui réduit de plus de moitié la longueur de la dédicace? Les causes de ce rationnement de la grosse portion de louanges hyperboliques, allouée dans le principe au comte de Salisbury, m'échappent d'ailleurs complètement, je l'ai déjà dit. Je ne vois pas pourquoi il n'était plus, après comme avant sa promotion, « l'être créé et mis au monde par la Providence spécia- » lement pour servir un roi tel, que la Nature, après » l'avoir enfanté, ne pouvait revenir de son étonnement, » etc., etc., ni « l'homme immortel à qui il fallait souhaiter » les ailes de Mercure pour que sa modestie parvînt à la » hauteur de ses mérites, lorsque tant d'autres, très pré- » conisés, auraient dû être retenus à terre par les semelles » de plomb de Philétas, » etc. (1).

(1) En raison de la rareté des premières éditions, je reproduis ce passage supprimé. Après les mots : *Cronus pater sit*, il y a : « Tu Vir Nobilissime » Regi Optimo Maximo, et quali se Natura miratur produxisse, non aliter quam » Divino consilio natus es, et ille ad miraculum tuæ virtutis stupet, qui eam » ex altiori loco perfectissime explorat, unus tuo genio major. Tu quantum » est hominum divinissime et fortunam vincis et famam, quæ cum in tuis lau- » dibus se ubique fatiget, prius tamen suas voces quam tua merita exhaurit. Tu » denique unus es quem hodie Horta Dea pro templo videtur habitare, quæ » semper ad opem vel consilium patebat. Non timeo ne me alij adulationis insi- » mulent. (!!!...) Tu modo mihi de tuis laudibus crede. Nam et multos tanta » levitas ad sua præconia convertit, ut egeant Philetæ plumbo, quod pro pe- » dibus habebat, ne diriperetur a ventis; et tu, Vir Immortalis, quibusdam » Mercurij alis eges, ut modestia tua se attollat in cœlum, et inde omnium » populorum plausibus fruaris. » Le reste *Ego sane*, etc., comme dans les éditions subséquentes, à cette seule différence que *Quæsitorem* y devient *Quæstorem*.

Il faut reconnaître que la frénésie d'adulation n'a jamais été poussée plus loin que par les Anglais de ce temps-là. Bacon, qui ne pouvait pas alléguer comme Barclay un enthousiasme juvénile, avait écrit, vers le commencement d'avril 1603, au roi Jacques en appelant Elizabeth « a princess happy in all » things, but most happy in such a successor »; c'est-à-dire que la reine devait se trouver excessivement heureuse d'être morte pour que l'autre pût lui succéder. Il n'y a plus qu'à tirer l'échelle après ce trait de l'esprit « le plus sage, le plus brillant et le plus vil de l'humanité », comme dit Pope.

N° 7. EUPHORMIONIS | LUSININI | SATYRICON | PARS I | Nunc denuo recognita emen- | data et variis in locis | aucta.

— *Idem* | PARS II | nunc secundùm in lucem | edita. — EUPHORMIO | NIS | SATYRICI | APOLOGIA | PRO SE | PARS III (sur les trois titres: ANNO CHRISTI, excepté sur le dernier, où le mot ANNO est seul). | MDCXIII. In-12, 248 pages, 2 feuillets blancs, — 240 pages, — 78 pages, 1 feuillet blanc.

En ne m'attachant qu'au type de l'impression, j'avais d'abord pensé que cette édition est de Huby; mais j'ai bientôt reconnu que la disposition des titres est la même que dans celle de 1624 (n° 11) sauf, dans le haut, la différence de *corps* du caractère; mais le bas, au millésime près, est absolument identique, notamment par le fleuron qui est superposé à la date (1). Qui plus est, à l'intérieur, le *point* est le même pour les nos 7 et 11: la justification seule est changée. L'hésitation était permise, malgré cela, et il n'est même pas invraisemblable que si Huby n'a pas été l'imprimeur, la lettre a été fournie ou par lui, ou par le fondeur qui l'approvisionnait. Car nous voyons (*Encyclopædia Britannica* de Knight, 1861, art. PRINTING, Sciences and Arts, VI, 748), que jusqu'au commencement du XVIIIe siècle il n'y avait pas en Angleterre de fonderie bien outillée pour les caractères (2), et que, pour les ouvrages

(1) J'ai retrouvé très postérieurement ce fleuron caractéristique au-dessus de la souscription de *the History of Independency* publiée par Clément Walker sous le pseudonyme de Theodorus (Theophilus) Verax en 1648, sans nom d'imprimeur (Bib. nat., Nc. 285).

(2) Timperley (*Dictionary of printers*, Londres, 1839, grand et gros in-8 de près de 1,000 pages) donne, p. 490, le texte d'un décret de la Chambre étoilée du 11 juillet 1637, limitant à vingt le nombre des imprimeurs de Londres et à quatre celui des fondeurs de caractères.

un peu soignés, on les importait de l'étranger, de Hollande principalement. En somme, l'édition décrite ici doit avoir été mise en vente à Londres chez John Bil (1) et sous les yeux de l'auteur.

La Bibliothèque Nationale en possède un joli exemplaire (Y²—71) en deux tomes, reliure du temps en veau brun à filets.

N° 8. JOANNIS | BARCLAII | Icon Animorum | Londini | Ex officina Nortoniana | apud Iohannem Billium | MDCXIV | Cum Priuilegio.

La vignette sur bois, très bien sortie, du titre représente un Mercure vêtu en guerrier romain, avec le casque et le *paludamentum,* le pied gauche appuyé sur le globe terrestre. C'est l'exacte copie, en supprimant la banderolle en arc de cercle qui porte *ratio movet et regit orbem,* de la marque du libraire parisien Jean Gueffier, indiqué par L.-C. Silvestre (n° 617) comme florissant en 1585. Petit in-8, 6 feuill. lim., dont 1 bl., 356 pag.

Edition originale, ordinaire comme exécution et qui ne paraît pas bien rare. Elle n'est pas à la Bibliothèque Nationale, mais il y en a un exemplaire à la Mazarine (n° 28420) et un à l'Arsenal (n° 13018 G) qui provient des frères de Sainte-Croix de la Bretonnerie, relié aux armes de cette congrégation, telles qu'elles sont figurées dans l'Histoire générale de Paris. (*Les Anciennes bibliothèques* par Alf. Franklin, I, 334).

Le privilège n'accompagne pas le livre. La marque décrite doit être celle de Norton (1), et sans l'édition de Speed citée il y a un instant, on pourrait croire que Bil n'était encore que libraire. En tout cas, cinq ans après, il publiait les œuvres latines de Jacques I en prenant sur le titre la qualité d'imprimeur du Roi, conjointement avec le même Norton. A ce moment, ils sont co-possesseurs d'un matériel typographique splendide. Leurs grandes initiales sont partie composante de gravures sur bois d'environ 30 centimètres carrés, signées du monogramme d'Antoine Sylvius, artiste flamand très connu qui avait beaucoup travaillé pour Plantin, mais non mentionnées, malgré leur frappante supériorité sur beaucoup d'autres, (telles que les emblèmes de Sambuc de 1564 et les *Centum Fabulae* de Faerne de 1569), dans le catalogue des œuvres de Sylvius, établi avec beaucoup de soin par le *Künstler Lexicon* de Nagler (2).

Tout cela revint plus tard à Bil seul qui imprima en 1620 l'*Instauratio Magna* de Bacon, remarquable aussi par ses beaux fleurons au chardon et à la rose et qui, dans mon exemplaire du Bacon latin de Rawley de 1638,

(1) Il figure dans la liste des vingt imprimeurs ci-dessus sous le nom de Beale, — la prononciation est la même, comme on sait, — et j'ai également trouvé que l'édition de 1614, qui est probablement celle de 1611 avec changement au titre gravé, de John Speed, *History of Great Britain,* in-fol., est, d'après le colophon, « imprinted at Loudon by William Hall and John Beale for John Sudbury and George Humble. »

(1) Il en avait cependant une autre, un œillet sortant d'une tonne, qui a des intentions de rébus et qui est figurée dans Timperley, p. 416. On voit à ce même endroit que Bonham Norton, fils de William, et comme lui papetier et élu plusieurs fois l'un des *aldermen* de la Cité, mourut en 1635 à 70 ans.

(2) Les vingt-quatre bois pour ce bel alphabet non décrit ne peuvent pas avoir été taillés plus tard qu'en 1557. En voici la preuve. Nagler donne le n° 10 dans l'œuvre de Sylvius au titre des œuvres de Thomas Morus en anglais, de ladite année. J'ai voulu examiner ce rare ouvrage dont la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire bien complet, entièrement conforme à la description de Lowndes, et très beau, sauf quelques malencontreuses piqures des premiers feuillets (Z. 2410). Le portique encadrant le titre porte bien, sur le piédestal de la cariatide de gauche, — qui est comme l'autre d'un dessin très élégant et très original, le chapiteau de genre corinthien leur formant à toutes deux une coiffure qui n'est pas sans grâce, — la marque S. A. Mais, en tournant le feuillet, j'ai eu la satisfaction de voir la lettre W de l'alphabet dont je parle, signée du même monogramme, en tête de la dédicace en beau caractère italique (à peu près tout le reste est en gothique) à la reine Marie, par W^m^ Rastell, neveu de Tho. Morus et son éditeur. Ainsi ces bois se sont transmis d'imprimerie en imprimerie, de Cawood à Beale, pendant environ quatre-vingts ans, et, probablement, encore plus longtemps après.

imprimé par Edward Griffin, est reliée dans le même volume sans titre proprement dit, mais avec la mention finale *Londini, Apud Ioannem Billium, Typographum Regium* MDCXX. On voit en outre par les titres partiels du même ouvrage que Bil avait pour marque particulière un livre ouvert tenu au-dessous d'une auréole par une femme; celle-ci, représentant l'Imprimerie, est placée à droite du cartouche central, dont le support de gauche est une Minerve. En exergue, on lit la devise parfaitement appropriée à toute production de la presse : *Dat esse Manus, superesse Minerva* (1).

N° 9. IOANNIS | BARCLAII | Icon Animorum | Parisiis Juxta exemplar impressum Lon- | dini, apud Ioannem Billium | MDCXVII. In-12, 4 feuillets et 273 pages.

Le fameux « jouxte la copie imprimée, » qui sera si fréquent à un demi-siècle de là, se présente ici pour la première fois à ma connaissance dans l'ordre chronologique. C'est toujours Huby qui est l'imprimeur. Il n'y a pas d'hésitation à avoir là-dessus. La vignette du titre et le fleuron d'en-tête du texte sont les mêmes que dans l'*Apologia* (n° 5) et j'ai retrouvé, comme cul-de-lampe de la dédicace au roi Jacques des *Commentarij... de rebus Creditis* de Barclay le père, le fleuron qui est ici au-dessus de la dédicace.

Je crois me souvenir d'avoir vu un exemplaire séparé de cette édition. Mais, d'autre part, elle a été fréquemment employée à compléter des recueils d'œuvres de Barclay du même format, parues avant 1617. Le volume de la Bibliothèque Nationale Y²—70 est dans ce cas. Il se compose de nos n°ˢ 2, 4, 5 et 9. Il porte au Catalogue de 1744 la mention : *cum notis Mss;* on y lit, en effet, un certain nombre d'annotations marginales, tantôt en latin, tantôt en français, des premières années du xvii° siècle; quelques-unes sont bonnes à prendre, et je les recommande à l'attention du futur éditeur du *Satyricon*. Elles émanent du possesseur du livre qui a signé sur le titre *ex libris Angeli Coignet,* et qui sans doute appartenait à la famille des Coignet, sieurs de Courson et de la Tuillerie, dont parle le Moréri de 1759.

(1) Cette marque a tout l'air d'être, comme celle de Nonnon, *empruntée* à un imprimeur français. Elle ressemble singulièrement par le style à celle de Nicolas Eve que M. Didot (*Essai*, 199) a cru devoir attribuer à Jean Cousin, et qui est dans Brunet, t. I, p. 989.

N° 10. Euphormionis | Lvsinini | siue | Ioann. Barclai | SATYRICON | Quadripartitum | Nunc denuo recognitum emenda- | tum et mirifice illustratum | Adjecta clavi | Sive obscurorum, et quasi ænigmaticorum | nominum in hoc Opere passim oc- | currentium, dilucidâ | Explicatione | AVGVSTÆ TREBOCORVM | Apud Ioannem Hessium | Anno MDCXXIII. In-12, 653 pag. (Bibl. de l'Arsenal, N° 13018 E).

A cette date de 1623 on voit figurer au *Catalogus..... Bodleianae* un *Satyricon* en 4 parties, in-8, imprimé à Franc.(fort). Le rédacteur aura pensé, semble-t-il, qu'*Augusta Trebocorum,* dont le nom manque dans quantité de lexiques, désigne Francfort-sur-le-Mein; et peut-être avait-il de bonnes raisons à l'appui de cette opinion. Mais M. Pierre Deschamps, dans son *Dictionnaire de Géographie,* fait voir que le nom ancien est exclusivement applicable à Strasbourg, en se basant sur la *Notitia provinciarum* (1). Je ne crois pas à deux éditions distinctes de la même année, l'une à Strasbourg, l'autre à Francfort.

(1) Sur le nom *Augusta Trebocorum*, voir une longue note du Père Adry reproduite par Pieters, *Annales... des Elzevier*, éd. de 1851, p. 92-93.

Quant à la différence dans le format, je ne m'y arrête pas : on sait que l'usage anglais de l'indiquer *au juger,* ou le double décimètre à la main, a prévalu dans les derniers congrès internationaux de bibliothécaires, quand du reste il s'appliquait déjà depuis quelques années chez nous. L'innovation est excellente dans la pratique, pour ceux qui ont à cataloguer ou à communiquer des montagnes de livres; mais le bibliographe spécial ne peut songer à l'adopter.

Il n'y a dans l'édition de Jean Hess aucune pièce liminaire expliquant pourquoi cet imprimeur s'est avisé, le premier, de faire croire que l'*Icon Animorum* devait s'ajouter au *Satyricon*. Le premier aussi, il a eu la hardiesse, Barclay n'étant plus là pour s'y opposer, d'imprimer une clef. Ce n'était plus, à la vérité, que le secret de la comédie; mais le correcteur paraît y avoir été peu initié : sans cela, il n'eût pas laissé passer des noms estropiés par le compositeur, sans doute d'après une copie mal écrite, comme « comtesse de MorOt » et « marquise de Vernandi; » erreurs grossières que les éditeurs subséquents ont religieusement imitées tous, à une ou deux exceptions près.

N° 10 bis. Le même. | Leyde, 1623. In-12. Ed. indiquée par Graesse, *Trésor de livres rares* (I. 291ª), comme cotée au prix modique de 30 kreutzer (0 fr. 75 c.) au catalogue Beck.

En 1623, à Leyde, Isaac Elsevier imprimait encore pour la librairie tenue par son oncle Bonaventure et son père Abraham. Il paraîtrait naturel qu'avec leurs moyens d'exécution et d'action, ils se fussent assuré le débit en leur ville d'un livre aussi demandé que l'*Euphormion*. En ce cas, leur édition de 1623 n'aurait pu échapper à tous les elséviriographes, et en dernier lieu à Pieters. On peut

donc soupçonner qu'il y a eu méprise de la part du rédacteur du catalogue Beck : il lui aura paru tout simple, ayant sous les yeux notre titre n° 10, de traduire par Leyde le nom très controversé, nous l'avons vu, d'*Augusta Trebocorum*. A moins cependant qu'il se soit passé pour l'*Euphormion* ce qui a eu lieu pour le *Dialogus de systemate mundi* (Pieters, *l. c*) de Galilée, c'est-à-dire que Jean Hess ait imprimé pour compte de Bonaventure et Abraham Elsevier. Mais cela est bien peu vraisemblable, puisqu'encore une fois, les deux libraires associés n'avaient pas, en 1623, à aller chercher au loin un imprimeur comme ils le firent en 1635, quand depuis dix ans (Pieters, p. 43) Isaac Elsevier n'exerçait plus, et à un moment où leurs propres presses étaient occupées à la production d'une douzaine d'ouvrages, qu'ils mirent au jour cette année-là.

En résumé, je tiens, jusqu'à preuve du contraire, cette édition pour apocryphe, et je n'ai pu me décider à lui donner un numéro à elle dans ma série.

N° 11. Euphormionis | Lusinini | siue | IOANNIS BARCLAII | Satyricon | Quadripartitum ; | Nunc denuò recognitum, emendatum et | mirifice illustratum, | Adjecta Clavi, | sive obscurorum et quasi ænigmaticorum nomi- | num in hoc opere passim occuren- | tium, dilucidâ | Explicatione. | Londini | Ex officina Ioannis Bil | Anno 1624.

Au revers du titre est la table suivante :

Satyricon I,	pag. 5.
Satyricon II,	pag. 211.
Apologia pro se,	pag. 511.
Icon Animorum,	pag. 573.

Suivent 5 feuillets cotés * 2 etc., avec l'en-tête Clavis, etc.; et la page où commence la dédicace est chiffrée 3.

La page chiffrée 211 est occupée par un titre que voici :

EVPHORMIONIS | Lusinini | SATYRICON | Pars II | nunc tertiùm in lucem edita | Anno Christi | MDCXVI. |

On lit sur la page 511 :

EVPHORMIONIS | Satirici | APOLOGIA | Pro se | Pars III | Anno Christi | MDCXVII.

Et sur la page 573 :

Evphormionis | Satyrici | ICON Ani- | MORVM | Pars iv | Anno Christi | MDCXVI. En tout 6 feuillets et 830 pages in-12.

Je n'ai pu éviter la prolixe description de cette édition énigmatique. Un seul fait s'en dégage clairement : le titre, daté de 1624, et la clef sont copiés tous deux sur l'édition de Strasbourg de l'année d'avant et ont été ajoutés à des parties séparées de l'ouvrage imprimées en 1616 et 1617. Mais comment eût-on fait pour réunir celles-ci sous la même pagination ? Il faut donc admettre qu'elles avaient en 1617 un autre titre commun. Quel était-il ? Et pourquoi cette date 1617 s'applique-t-elle plutôt à la troisième partie qu'à la quatrième ? Enfin, comment a-t-on eu, en 1616, la puérilité de cacher sous le nom d'Euphormion l'auteur de l'*Icon,* qui l'avait signé de son nom en 1614 ? Pourquoi ce moyen détourné de s'avouer publiquement l'auteur du *Satyricon ?* Voilà tout ce qu'on peut se demander, et avec l'insuffisance de nos informations présentes, je renonce pour ma part à répondre.

Le joli exemplaire sur lequel j'ai décrit cette édition, que je crois d'une grande rareté, appartient à la Bibliothèque Nationale et n'est pas catalogué. Il porte sur le titre « *Ex libris J. Roxelij* (1) *1626* », écrit à la main, et

(1) Je doute que ce Rouxel soit le même qu'un Ruxellius qui a adressé vers 1660, à Buguot, des vers commendatoires qui ont été mis en tête de la continuation de l'*Argénis*. Cette production de Bugnot, où les hauts faits de Louis XIV

l'on voit, par une inscription d'un feuillet de garde, qu'il avait passé, en 1710, aux mains du conseiller-doyen au Grand Conseil Charles de Hénaut, lequel devait être un helléniste fort distingué : il calligraphiait le grec à rendre envieux Ange Vergèce.

N° 12. ALITHOPHILI | VERITATIS | LACRYMAE || sive | Euphormionis | Lusinini | Continuatio. || MDCXXV. 4 feuillets et 277 pages.

Une gravure allégorique sur cuivre, assez bien faite, forme le titre.

Je n'ai pas fait figurer avant cette édition, que j'ai vue, et qui paraît assez commune, celle dont parle Brunet, et qui porterait la date 1624 avec la fausse rubrique « Genève, chez P. Aubert », parce que je ne suis pas assez sûr qu'elle existe. Nous lisons en effet dans le *Menagiana* (éd. de 1715, II. 39), que Morisot, quand on eut condamné son livre, « le fit réimprimer peu de temps après sous le nom de Gabriel a Stupen » ; donc, il ne doit y avoir, antérieurement à l'édition avec ce pseudonyme, qui est de 1626, qu'une seule impression. C'est nécessairement celle que nous décrivons maintenant. Il semble que Brunet ait parlé d'après un auteur qui aura donné par inadvertance à la réimpression de 1626 la date de 1624 ; et j'en serais tout à fait convaincu si j'avais trouvé quelque part que le libraire Pierre Aubert, qui exerçait effectivement à Genève (voir Baillet, *Jug. des Sav.,* tome 2, p. 91 de l'édition d'Amsterdam, 1725, en 17 vol. in-12), a été l'éditeur du n° 13 ci-après.

L'article de Peignot sur l'*Alitophilus,* dans le *Dictionnaire des... principaux livres condamnés au feu,* est de seconde main. Ce qui le prouve tout d'abord, c'est la mention d'un titre *Genevae, 1625,* in-12, sur lequel il ne donne aucune explication. Il se borne, quant au reste, à

et du Dauphin, sous les noms d'Archombrote et Theopompe, sont célébrés, a été imprimée chez Hack en 1669, et se vendait à Paris, chez Frédéric Léonard.

répéter le *Menagiana,* la remarque assez oiseuse de Michaud sur l'impropriété du mot *Alltophilus* (car son emploi ne prouve pas du tout que Morisot ne savait pas le grec, mais seulement qu'il était partisan de la prononciation antéérasmienne), et il attribue à Théophile Raynaud le vers à calembour que nous avons cité, contredisant Bugnot, qui devait cependant être mieux informé.

N° 12 bis. *Idem.* MDCXXV. In-12.

Cette édition est aisée à distinguer de la précédente en ce que, la pagination étant la même, la justification diffère assez sensiblement, mais surtout par la gravure du titre qui est une lourde imitation de la première.

J'ai trouvé cette contrefaçon, que je ne puis que signaler sans conjectures, dans le volume n° 22,493 de la bibliothèque Mazarine, à la suite des éditions n°s 2, 4 et 5, et je l'ai comparée à l'édition vraie qui porte le n° 22,374 de la même bibliothèque. L'exemplaire porté au catalogue de 1744 de la Bibliothèque Nationale (Y^{3}-78) est aussi de la contrefaçon, mais elle en a un non catalogué, qui est de l'édition originale.

N° 12 ter. Icon Animorum quæ est quarta pars Satyrici. 1625, in-12. Cum notis Aug. Buchneri. (R. Watt, *Bibl. britt.*).

Morhof (tome II, p. 63), voulant donner un exemple de l'avidité des héritiers de littérateurs, qui s'efforcent de tirer argent des manuscrits les plus informes dépendant de la succession, raconte que les ayant-droit de Buchner firent imprimer l'*Icon* avec des notes du défunt, absolument puériles et propres seulement aux commençants « *plane puerilibus et ad tyrocinia scholarum relegandis.* » L'anathème de Morhof, disons-le en passant, n'a pas empêché le livre de rester classique en Allemagne

presque jusqu'à nos jours, et les libraires, dont il semble bafouer la facilité à faire les frais d'impression de n'importe quoi « *typographi facile sumtus et opera impendunt* », n'avaient pas fait une spéculation aussi inintelligente qu'il le croyait.

Conséquemment, direz-vous, Auguste Buchner a dû mourir en 1624 ou en 1625. Pas du tout. A ce moment-là, il ne songeait qu'à vivre confortablement: il est mort trente-six ans après, le 12 septembre 1661. Vous avez par ce fait la mesure de l'exactitude de Watt et la raison de mon numéro *ter.* Les plus indulgents pour ce bibliographe diront peut-être qu'il a fait confusion avec le numéro qui suit. Je le veux bien.

N° 13 Ioannis | Barclaii | Icon Animorum | Francofurti | apud Danielem et | Davidum Aubrios | et Clementem Schleichium | Anno MDCXXV. 187 p., in-8.

Au-dessus de la souscription est la marque au Pégase et au caducée de Wechel, portant de chaque côté le monogramme à l'antique des frères Aubri et de Clément Schleich, qui exploitaient alors l'établissement fondé après la Saint-Barthélemy par le célèbre imprimeur parisien, et qui le laissaient tomber déplorablement en décadence. Car rien n'est plus grossier que cette édition.

Je l'ai trouvée reliée à la suite d'un recueil en trois volumes (bibl. Mazarine, n° 22,243 D-F), d'une édition de l'Argénis présentant des singularités sur lesquelles il n'y a pas ici lieu de s'étendre. Je dirai seulement qu'elle se compose 1° du Roman de Barclay avec la souscription *Francofurti, 1630, sumptibus Clementis Schleichii et Petri de Zetter;* 2° de *Argenidis pars altera,* chez Aubri et Schleich, 1626; 3° de *Argenidis continuatæ pars tertia,* chez les mêmes, 1627. Ces deux dernières parties sont

traduites du français de de Mouchemberg par un Suisse du nom de Gottfried (Johannes-Ludovicus Gothofridus), auteur d'une histoire universelle qui s'arrête à l'an 1619, qui est très satirique et qui a eu beaucoup de succès, selon Jöcher. Ce dernier distingue formellement J.-L. Gottfried de Jean-Philippe Albin, de Strasbourg. Mais on a admis depuis que les deux ne font qu'un. Je parle de tout cela parce que je ne vois guère de biographes ou de bibliographes qui en fassent mention. Niceron, entre autres (XVII, 298), montre bien qu'il n'a pas eu sous les yeux cette version de Francfort, 1626-1627.

N° 14 Alitophili veritatis lacrymae. Editio secunda sub nomine Gabr. a Stuphen Alitophili. In-8. Genev., 1626 (*Catalog... Bodleianæ*).

J'ai seulement à faire remarquer l'expression *editio secunda,* qui vient appuyer mes remarques sur le n° 12. Il ne me reste plus qu'un doute : il est relatif à l'épigraphe ironique souhaitant bonne santé aux Jésuites, et qui se trouverait, au dire de quelques biographes, dans l'édition brûlée. Mais si elle allait se trouver dans celle-ci?

II.

N° 15. EUPHORMIONIS | Lusinini | Siue | JOANNIS BARCLAI | SATYRICON | Bipartitum | cui adiecta sunt præcipua ejusdem | Barclai opera.

1. Apologia pro se.
2. Icon siue Imago animorum, ad Ludovicum XIII Christianissimum Galliarum Regem.
3. Alitophilus siue Veritatis Lachrymæ. Opus sane

Doctis perquam commodatum Maiorisque | quam antehac fide iterum excussum.

Rothomagi | apud Ioannem de la Mare | in gradibus areæ Palatii | MDCXXVIII. Titre et 7 pages de clef, 749 pages et 1 feuillet blanc. In-8.

Édition assez bonne, sans s'élever beaucoup au-dessus de la médiocrité générale de celles de Rouen du commencement du XVII^e^ siècle.

Jean de la Mare, sur lequel je n'ai trouvé qu'un seul enseignement (1) en parcourant le *Manuel du Bibliographe normand* (livre tout rempli d'excellentes choses, mais de l'usage le plus incommode), fut un libraire instruit (2), s'il a rédigé lui-même le titre à réclame pompeuse ci-dessus et l'avis *Typographus lectori* qui occupe la page 6 du texte après l'épitre dédicatoire à Jacques I^er^. Il dit avoir entrepris la publication des œuvres de Barclay par préférence à un très-grand nombre d'autres, et malgré

(1) Il a édité, aussi en 1628 (*Man. du Bib. norm.*, p. 41), un arrêt du Grand-Conseil réhabilitant trois jeunes gens exécutés aux Andelys. Je ne sais s'il était le père ou le frère d'un David de la Mare, éditeur en 1640 d'un ouvrage liturgique de Claude Villette, sur lequel j'ai fait paraître une notice (Voir *Un liturgiste poète* dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1879), et dont ne parle pas le *Manuel* de M. E. Frère. Cet ouvrage ne dit rien non plus de notre édition de l'*Euphormion*. Elle n'est pas à la Bibliothèque publique de Rouen qui ne possède, d'après le catalogue en 2 vol. publié vers 1830, que celle de Leyde de 1655, et ne s'est enrichie, avec la collection de Leber, que d'une autre, celle de 1674, si je ne me trompe. La *Biographie normande* de Lebreton mentionne, comme libraire très lettré de la même époque que Jean de la Mare, David du Petit-Val, dont les poésies furent couronnées neuf fois par l'Académie des Palinods, et elle renvoie à la *Notice historique* de A. G. Ballin. Je l'ai parcourue, et j'y ai trouvé un Pierre de la Mare, sans doute de la même famille que notre Jean, qui était « procureur en court laye » à Rouen en 1489 et l'un des « princes » de la célèbre Académie normande.

(2) Ce n'était pas chose très rare à Rouen en ce temps-là. Outre du Petit-Val, la *Biographie normande* cite encore comme poète Martin le Mesgissier, chez qui se publiaient le plus souvent les pièces officielles, et qui est nommé avec Raphaël du Petit-Val, le père de David, comme l'un des quatre titulaires du privilège de 1596 pour l'impression du *Discours de l'entrée de Henri IV à Rouen* qui parut en 1599. Voyez Frère, *Manuel*, v° Discours.

les éditions faites en diverses villes qui en existaient déjà, pour satisfaire à des demandes nettement exprimées. Il a consacré ses veilles et pris beaucoup de peine à réunir ces écrits et à les préparer pour la presse, et il laisse au lecteur, en lui souhaitant de tirer grand fruit des travaux d'un auteur illustre, à juger si l'ouvrage est aussi correct que l'éditeur s'est efforcé de le rendre : « Cum viderem.., » Barclai opera... desiderari... nihil potius quam supra » scripta ab aliis innumeris seligerem, eaque diversis locis » typis mandata, tum demum vigiliis meis in unum » redacta summa opera recudi iuberem... quænam fuerit » diligentia mea ut mendis, in quantum fieri potuit, illud » opus expurgatum in lucem prodiret, lectione animad- » vertes... tanti viri laboribus fruere. Vale. »

Je ne contredirai rien de tout cela. Je constate seulement une chose : les noms estropiés dans la clef de l'édition de Strasbourg auraient dû frapper les yeux d'un Français nécessairement au fait de la chronique scandaleuse du règne précédent, et cependant de la Mare a laissé ces noms sans les corriger; ce sont des Hollandais qui en ont pris plus tard l'initiative.

On voit aussi que cet éditeur est le premier qui ait cru ou fait semblant de croire que l'*Alitophilus* est de Barclay. Les étrangers se sont autorisés de son exemple. Je le suppose du moins, et c'est une des raisons qui m'ont fait placer son édition avant la suivante.

Elle paraît très commune, bien que la Bibliothèque Nationale ne l'ait pas. Mais je crois me souvenir qu'elle est à l'Arsenal, et la Mazarine en a deux exemplaires : n°s 22495 et 22495 A; ce dernier provient de la congrégation des Lazaristes de Paris, et porte le monogramme S L au dos du cartonnage.

N° 16. Euphormionis Lusinini | sive Joannis Barclaij | Satyricon | cui accessit | Pars quinta | sive Alitophili veritatis | lacrymae | cum clavi auctiore | Addita ejusdem authoris | Narratio de conjuratione | Anglicana, nunquam | hactenus edita. | Amsterodami | Apud Joannem | Janssonium | 1628.

Ce titre général est divisé entre le haut et le bas d'une gravure en taille-douce assez médiocre, d'une composition et d'un style tout différents de ceux qu'on observe sur les frontispices des Elzeviers. Il sert pour la première partie. Chacune des quatre suivantes a un titre imprimé qui compte dans la pagination. Le libellé n'y diffère des précédents (spécialement ceux du n° 11) que par la mention finale : *Amsterodami* | *Apud Ioann. Ianssonium* | *Anno MDCXXVIII*, laquelle est surmontée de la jolie marque de Jean Jansson, ou plus exactement de Jean, fils de Jean Blaeu : la sphère avec un astronome à droite et un laboureur à gauche, et au-dessus, la Renommée portant une banderolle à la devise *Vivitur ingenio*. La page 499, au-dessus de la même mention et de la même vignette sur bois, porte ce titre très long :

Series patefacti | divinitus | PARRICIDII | in | Ter maximum Regem regnumque | Britanniae cogitati | et | instructi : | Nonis IXbribus MDCV. | *Illo ipso novembri Scripta, nunc* | *demum edita* | grand in-12, 4 feuill. lim. 508 pages, 2 feuil. bl.

Première édition hollandaise des cinq parties. Je n'en ai vu un exemplaire qu'à la Bibliothèque Nationale. Elle ne l'avait pas encore lors de la rédaction du Catalogue des Belles-Lettres. Il y en a un également à la bibliothèque Bodléienne. Sa rareté est aisée à prouver. Si Ménage avait lu sur le titre reproduit plus haut « *nunquam hactenus edita* » il n'aurait pas dit et entraîné tous les autres après lui, jusqu'à J.-C. Brunet, à dire que le *Patefactum Parricidium* fut imprimé en 1605. Bayle a été plus réservé, il

a seulement parlé de l'impression « à Amsterdam. » On peut être bien sûr que s'il eût eu le livre entre les mains, il n'eût pas manqué de redresser l'erreur des *Remarques sur la vie de P. Ayrault* (p. 230). Je laisse de côté les allégations variables, imprimées ou manuscrites, que j'ai rencontrées quant à cette date d'impression, et surtout Watt qui imagine une édition de 1606.

Je ne me suis pas aperçu que la clef fut *auctior* comme on le prétend, mais seulement que la faute comtesse de MorOt y est conservée.

N° 17. Euphormionis | Lusinini sive | Joannis Barclaij | Satyricon | Partes quinque | cum clavi | Accessit | conspiratio anglica- | na. | Amsterodami | Apud Guiliel. I. Caesium | A° CIↃ IↃ. C. XXIX. Titre gravé, 4 feuillets, 580 pag. in-24.

La gravure du titre a inspiré pour la composition celles qui furent faites pour les éditions elseviriennes suivantes; mais elle leur est très supérieure tant par l'ordonnance que par l'exécution. La sphère, qui devait plus tard devenir si fameuse et qui est ici très petite et finement dessinée, surmonte la souscription.

L'édition n'est rien moins que rare.

N° 18. Idem | Apud Gulielmum Blaeuw | A° MDC XXXIV (Bibliothèque Nationale).

Paraît n'être pas autre chose que l'édition précédente avec une correction au titre gravé.

La comparaison des titres de ces trois éditions n°s 16, 17 et 18 montre que la Monnaye a justement repris Baillet (*l. c.* p. 78-79) d'avoir avancé de dix ans l'époque de la mort de Guillaume Blaeu. Mais on voit aussi que le Jean

Jansson de 1628 pourrait bien, au lieu d'être le fils de Guillaume, être son père, qui serait mort cette année-là, et l'erreur de Baillet trouve ainsi son excuse. Cela n'empêcherait nullement, du reste, que Guillaume ait eu le fils nommé Jean qui s'associa à son œuvre géographique; ou encore, ce dernier aurait eu en 1628 à Amsterdam un établissement distinct de celui de son père. D'ailleurs il semblerait que tous ces Blaeuw portaient le prénom Jean, et s'intitulaient tous du même droit fils de Jean, en hollandais *Janszoon,* ce qui cause entre eux une confusion inextricable. Je ne connais sur ce point aucun moyen de contrôle. M. F. Van der Haegen a commencé la publication d'une *Bibliotheca belgica* qui nous éclairera probablement. Attendons.

Dans l'exemplaire de l'édition elsevirienne de 1655 (n° 22 ci-dessous) de la bibliothèque de l'Arsenal, n° 13019, un contemporain a écrit sur le feuillet de garde, en parlant de la satire de Morisot : « En 1639 elle a reparu pour » la première fois jointe à l'Euphormion dans l'édition de » Blaeu, Amst. » Il y a là un *lapsus calami* évident : l'auteur de la note aura voulu écrire 1634 ou 1629; et l'on a pu voir plus haut que, même en donnant le dernier chiffre, il se trompait assez sensiblement.

N° 19. Idem. In-8, Oxon. 1634. (*Catalogus... Bodleianae*).

Watt indique également cette édition d'Oxford, avec le format in-12.

N° 20. Idem. Lugduni-Batavorum apud Elsevirios. 1637, petit in-12 de 719 pag. (Pieters, *Annales des Elsevier*, 2° éd., p. 191).

Millot dans ses *Recherches sur diverses éditions elzevi-*

riennes... mises en ordre et complétées par Gust. Brunet (Paris, 1866, in-12), distingue par la sirène noire et par la sirène blanche les deux éditions sous cette date. On les trouve très communément. L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale (Y², 72) porté au catalogue de 1744, est à la Réserve, probablement par l'unique raison que l'écusson des Du Puy est frappé sur les plats de la reliure en parchemin vert. Il s'en faut qu'il soit non rogné.

Il n'est pas douteux, d'après ce qui précède, que ce n° 19 est la première des éditions du *Satyricon* produites par les presses des Elseviers.

N° 21. Idem. Cum commentario N... Leydae, 1647, in-8.

Je n'ai trouvé trace de cette édition que dans Placcius (*l. c.*). Il rapporte que Christian Wagener, un collaborateur aux *Acta Eruditorum* mort en 1687, a dit dans le sixième corollaire de ses *Theses de numero mundorum* (Leipzick, 1684) qu'il ne connaît rien d'aussi inepte *(nihil indoctius)* que le commentaire d'un anonyme sur l'édition de Leyde 1647, in-8. Ne faudrait-il pas, quelquefois, lire 1674? (Voir ci-après n° 26, et ci-dessus, pag. 28, note 1).

N° 22. Idem... Lugd. Batavorum. Apud Elsevirios. A° MDCLV, pet. in-12, 6 ff. y compris le titre qui est gravé et 568 pag. (Adry cit. p. Pieters, *l. c.*).

La gravure du titre est la même que pour le n° 19. La dédicace des libraires a le fleuron à la tête de buffle. Celui à la sirène est en tête des 4 feuillets qui contiennent la dédicace de l'auteur au roi Jacques et la clef, et il se répète en tête du texte courant. Ces 4 feuillets sont chiffrés * 2, etc., tandis que les deux précédents ne portent

pas d'autre marque qu'une croix †. Ils sont bien à leur place dans l'exemplaire de la bibliothèque Nationale, mais ils sont transposés après les 4 autres dans celui de l'Arsenal (n° 13019); on s'en convainc facilement par l'examen des réclames. La tête de buffle reparaît comme fleuron de la *Series patefacti parricidii,* dont le titre est au f° 562, et qui est en très petits caractères. La belle tête de Méduse est à la fin comme cul-de-lampe.

Cette édition de 1655 est très importante au point de vue de l'histoire des Elseviers. La remarque en a déjà été faite par Millot (*l. c.*, pag. 65). Elle émane de l'association des deux cousins Jean et Daniel pour l'exploitation de l'établissement de Leyde à la tête duquel étaient précédemment Abraham et Bonaventure. Selon les *Annales des Elsevier* (p. 129 de la 1re édition), les successeurs se séparèrent en 1654. Millot s'est aperçu qu'il n'en est rien et a fort bien dit que la société subsistait encore en 1655, bien que Daniel ait formé, la même année à Amsterdam, avec son autre cousin, devenu son oncle par alliance, Louis III, une autre association à laquelle on doit, dès les premiers mois, comme production, le fameux *Pastissier françois,* qui a donné lieu à tant d'insanités bibliomaniaques. Millot, du reste, doit n'avoir remarqué que la signature de la dédicace des éditeurs. Il ne s'est pas occupé de la date, très peu avancée dans l'année et qui explique dans une certaine mesure l'erreur de l'auteur des *Annales*. Celui-ci, n'ayant pas vu l'édition, l'a attribuée à Jean seul. Par la lettre qui va suivre, il est prouvé — Pieters eût dit en belge « il nous conste », et j'aimerais mieux le latin *Nobis constat* — qu'elle fut bien donnée par Jean et Daniel. Une autre singularité que personne n'a relevée à ce qu'il semble, c'est qu'ils l'ont dédiée à un personnage que les crimes de sa fille, la marquise de Brinvilliers, dont il fut la victime, ont rendu inoubliable, au lieutenant civil Dreux d'Aubray. On voit par leur épître, où naturellement ils ne tarissent pas d'éloges sur les vertus, le savoir,

les qualités d'esprit et l'amabilité de ce magistrat, que pendant le séjour qu'ils firent successivement à Paris de 1638 à 1648 (1), ils reçurent de lui un excellent accueil. Il faut donc penser que Dreux d'Aubray faisait partie de ce cénacle d'érudits composé des frères Du Puy, du duc de Montausier, de Jérôme Bignon et du chancelier Séguier, dont parle le P. Adry (2). Il faut, je crois, ajouter aussi à la liste le nom du conseiller Claude Sarrau, à qui, en 1649, Louis Elzevir a dédié une édition des lettres de D. Baudius par une épître qu'on trouve en tête de l'édition si jolie de 1654 des *Baudii Epistolae*. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas jugé inutile de reproduire ci-dessous la dédicace entière à Dreux d'Aubray. Elle provient, c'est vrai, d'une édition peu rare, mais elle avait jusqu'ici injustement échappé à l'attention des bibliographes. La voici ; elle montre que, pendant leurs années d'apprentissage chez Saugrain à Paris, nos deux libraires n'avaient pas oublié l'art de s'exprimer en latin.

Illustrissimo et Generosissimo
Viro
DRUSO DAUBRÆO
Regio in Sanctiori Consistorio Consiliario, et civili Urbis Præfecto.
S. P.

Euphormionis hoc Satyricon, nitidissimæ Latinitatis, et antiqui genii opusculum, Tibi potissimum Viro antiquâ virtute prædito, offerre nobis visum fuit, Illustrissime Domine. Ille tuus est in Literas prolixus favor, illa in

(1) *Annales*, p. 129 et 131.

(2) *Ibid.*, introduction, p. xxvii. On ne s'explique pas trop bien que Jean Elsevier fût déjà de retour à Leyde en 1645, quand on lit (*ibid.*, p. 71) l'extrait de la dédicace du *Grotius ad Gallos* de 1648, où Abraham et Bonaventure disent aux Du Puy : « Vestrum... beneficum animum... in filiis nostris, sæpius-» cule experti sumus : qui NUPER e Gallia reversi, humanitatem vestram... » in cœlum afferre non desinunt. »

summâ Fortunâ civilis animi moderatio, illa in judicando æquitas, illa affabilitas morumque comitas, ut propè solo intuitu cunctos admodum mortales ad venerationem Tui trahas et ab omnibus laudatus, omnibus tamen laudibus superior sis. Superbia fere illustrium dignitatum comes, plurimique tum demum se magnos existimant, ubi ex alto cæteros despiciunt: Tibi vero, quo major dignitas, eo major est humanitas, quâ nos non merentes aliquotiens prosecutus es. Ulteriores hic laudes magnus et excelsus spiritus tuus non admittet, qui contemnere ea didicisti, quibus assurgunt illi, qui, cum nihil laude dignum gesserint, immodicis tamen laudibus putidâ adulatione magis onerantur, quam honorantur. Uti autem ipsa admodum veritas venerationem Vestri nobis extorsit, ita pluribus virtutes vestras extollere opus non est, cum in omnium ora per principem Galliæ civitatem laudatissimus urbis Præfectus verseris, cunctis admodum civibus et peregrinis juxta carus acceptusque, quique cum Præfecturâ tuâ Urbanâ etiam Præfecturam Sapientiæ felici admodum exemplo junxisti. Vale Vir Illustrissime, eodemque favore, quem aliquotiens experti sumus, nos porro complectere.

Datæ Lugd. Batav. XV januarij CIↃ IↃ C L V.

Vestri Nominis humillimi cultores.
Joannes et Daniel
Elsevirij.

N° 23. *Idem.* Amstelodami. Ex officina Elzeviriana, 1658, tit. grav., 6 ff., 573 p. in-12.

Le frontispice paraît calqué sur celui de l'édition précédente. Les caractères sont différents, et le seul fleuron employé est la guirlande de roses trémières.

N° 24. Icon animorum cum notis Aug. Buchneri. 1661 (ou 1662), in-12.

Nous sommes bien obligés, d'après ce qui a été dit ci-dessus (n° 12 ter), de rétablir ici cette édition à sa date. Buchner étant mort à Wittenberg, elle parut probablement dans la même ville, ou à proximité, c'est-à-dire à Dresde, à Halle, ou à Leipzig.

N° 25. EUPHORMIONIS | Lusinini siue | Joannis Barclaii | Satyricon | partes quinque | cum Clavi | Accessit | Conspiratio Anglicana. | Amstelodami, | Ex officina Elizei Weyerstraeten. 1664, in-12 moyen, 6 ff. comprenant le titre gravé et 573 pag. (1) (de ma collection : *ex Musæo* Desbarreaux-Bernard).

La lecture des derniers mots de ce titre montre que nous avons affaire, encore cette fois, à une édition à surprises. Brunet n'en parle pas et Pieters l'a crue elsevirienne sur la foi du père Adry, le seul des trois qui l'ait vue (2). Mais à moins d'admettre l'extrême improbabilité qu'il y ait encore, à côté de celle-ci, une édition *ex officina elzeviriana,* on est forcé de se dire que le plus savant des elseviriographes a eu un moment de trouble visuel, dont la similitude des mots *Elzeviriana* et *Elizeiweyerstraeten* rend suffisamment compte, surtout si l'examen a été très rapide.

Une autre particularité assez remarquable est que la gravure portant le titre est en contre-partie de toutes les autres. La Fortune est placée à gauche et le faune avec

(1) Placcius, en parlant de cette édition à laquelle il donne seulement 562 p., *in universum,* a dû avoir sous les yeux un exemplaire duquel la *Conspiratio anglicana* avait été retranchée. Il a eu le tort de croire que l'*Alitophilus* ne fut ajouté qu'en 1664 au *Satyricon*.

(2) Voici le texte des *Annales,* 2e édit., p. 280 : « ... Adry... cite une autre édition elzévirienne d'Amsterdam... avec la date de 1664; laquelle est en effet la réimpression de l'édition ci-dessus (de 1658) *et signée comme elle :* Amst., ex off. Elzeviriana. »

son thyrse à droite, quand jusque-là la position des figures était inverse. La planche est d'un artiste de troisième ordre, mais elle paraît faite exprès pour l'édition.

Les lettres grises diffèrent peu de celles des Elseviers; mais l'unique fleuron est une très gauche imitation du cul-de-lampe élégant de l'imprimerie de Leyde où l'on voit un X surmonté d'un trèfle et entrelacé avec un Δ renversé, flanqué des trois lettres E.I.D que la copie trop petite n'a pu reproduire. D'autre part je regarde comme tout à fait étrangers à l'établissement typographique des Elseviers deux ou trois mauvais culs-de-lampe composés de fruits, et surtout le vilain gros italique de la dédicace au roi Jacques.

Il est vrai que cette édition est une réimpression page pour page de celle de 1658. Cependant la justification n'est pas toujours la même, spécialement pour les titres de départ. Quant aux caractères, ils sont ici beaucoup plus fins. La correction du texte laisse maintes fois à désirer. Je n'ai pas vérifié si le même défaut existe dans le prototype, mais le contraire me surprendrait. Le format est sensiblement plus grand.

Je ne viens faire aucune protestation contre le peu d'estime, attesté par les bas prix que donne M. Graesse, dont l'édition de 1664 a joui jusqu'ici. On me concédera seulement qu'elle est peu connue et vaut la peine qu'on en dise quelque chose. Comment a t-elle été mise au jour dans les conditions où nous la voyons? J'avoue que je ne sais rien répondre. Une seule chose est certaine. Elizée Weyerstraet n'est pas un mythe. Seulement il n'a pas longtemps survécu à l'année 1664 (1). En 1668 et 1669

(1) Brunet, à l'article PORTA (Jo. Bapt.), indique une édition, aussi de cette année-là, du traité *Magiæ naturalis* libri XX. Je l'ai tenue entre les mains lors de la vente de livres provenant de la bibliothèque Ch*** (édeau) faite par M. Labitte, du 12 au 28 février 1880 (n° 757 du catalogue). Le titre gravé porte bien : *Amstelodami. Apud Elizeum Weyerstraeten,* 1664. Si mes souvenirs sont exacts, la gravure, les fleurons et les caractères sont tout différents

nous voyons sa veuve, associée à Jean Jansson de Waesberge (1) éditer des ouvrages imprimés par les héritiers de Jean Elsevier (2).

N° 26. EUPHORMIONIS | Lusinini | sive | Joannis Barclaij | Satyricon | nunc primum in Sex partes dispertitum | et Notis illustratum | cum clavi | Accessit Conspiratio Anglicana | Lugd. Batavorum | ex officina Hackiana | A° 1674 | in-8. Le titre, gravé assez grossièrement par G. Appelmans, porte seulement: *nunc primum notis illustratum* (Bibliothèque Nationale, Y². 73.)

Edition qui se joint comme nous l'avons dit aux *Variorum* et qui est des plus communes, mais pas des plus correctes. — Les notes qui l'accompagnent sont utiles et souvent agréables à lire. J'ai donné plus haut le motif qui doit les faire attribuer à Bugnot. L'avant-propos *de Satyra* contient d'intéressantes citations et quelques anecdotes originales. Mais il débute par une tentative étymologique à épouvanter jusqu'à Guichard ou Ménage, connus pour leur hardiesse dans la même voie: vouloir dériver le mot *Satyra* de l'hébreu, c'est faire de la philologie vraiment trop fantaisiste, même pour le XVII° siècle.

et d'une exécution très inférieure par rapport à l'*Euphormion*, et il est encore bien plus certain que le *Magia naturalis* n'a pas été imprimé par les Elseviers.

(1) Il faut se garder de confondre Jean Jansson Blaeu avec Jean Jansson de Waesberge. Il me semble que ce dernier devait descendre du Jean Ier Waesberge, imprimeur à Anvers et à Rotterdam de 1557 à 1588, dont l'emblème se voit dans les *Marques typographiques* de L. C. Silvestre, et sans doute le même qui, selon M. J. B. Vincent (*Essai sur l'hist. de l'impr. en Belgique*. Bruxelles, 1867, gr. in-8, p. 19), imprima à Anvers, en 1573, « le rarissime ouvrage du grammairien Gab. Meurier: *Magazin de planté, de vocables*, etc., *en françois et en flameng*. » Observons en outre que ces de Waesberge devinrent des alliés des Elzeviers. Abraham Ier épousa en 1621 (*Annales*, p. 40) Catherine Van Waesberge, dont le père était imprimeur de l'Amirauté à Rotterdam.

(2) *Annales*, (1re édit.), p. 165 et 363.

Cette édition de Hack a donné lieu à un bien singulier incident, à la connaissance duquel j'ai été conduit par la lecture des articles d'Ebert et de M. Graesse sur Barclay.

Il y a dans les *Annales Encyclopédiques* de 1815 (tome V, pag. 314-348) une longue lettre adressée à Millin par un M. L. Hubaud, membre de l'Académie de Marseille, avec une quantité de rectifications à la seconde édition qui venait de paraître du *Manuel du libraire* de Brunet. En ce qui touche notre *Euphormion* on y lit: « Le mot *diversorum* n'est point sur le frontispice. [Le » *Manuel* disait dans le principe *notis diversorum illus-* » *tratum*]... il ne devoit pas être ajouté par M. Brunet... » Ces notes paroissent d'un seul auteur. Cette édition est » tronquée, ainsi que je l'ai vérifié sur celle d'Elzévir, » petit in-12. Un seul exemple suffira. On n'a qu'à cher- » cher dans l'édition in-8, à la page 54, ligne trois, et l'on » s'assurera qu'après le mot *trucidat*, il manque un long » passage qui dans l'édition d'Elzévir tient depuis le » second mot de la page 51, jusques et compris le mot » *poliebam*, page 53, ligne 10. D'ailleurs le frontispice de » l'édition in-8 porte *Satyricon nunc primum castratum*, » *castigatum etc.* D'un autre côté, cette dernière ren- » ferme de plus une sixième partie intitulée *Aletophilus* » *Castigatus sive triduum geniale Dionysialiorum.* »

L'autorité de M. Hubaud a dû paraître suffisante à Brunet pour qu'il admît d'emblée les redressements de son contradicteur; sauf le troisième toutefois, et cela se comprend; car son sens bibliographique devait se refuser à écrire sans contrôle immédiat qu'il pouvait exister un livre s'intitulant lui-même *nunc primum* CASTRATUM. Pour le reste, il a corrigé l'article tel qu'on le voit dans la plus récente édition du *Manuel*.

Et cependant des quatre assertions de Hubaud il n'y a que la première et la dernière d'exactes. Le titre est bien tel que je l'ai donné, et *castigatum* est aussi imaginaire que *castratum*. Le passage qui commence à *trucidat* et

qui finit à *poliebam* n'est nullement supprimé dans l'in-8: il y tient une partie des pages 53 et 55 et toute la page 54. Qu'est-ce qui aurait d'ailleurs décidé Hack à publier le roman de Barclay expurgé? ce n'est guère dans ses allures; témoin ses *Erasmi Colloquia* de 1664. Quant à son *Satyricon,* il l'a donné absolument complet: il n'y manque pas un des passages scabreux pour lesquels Lord Hailes a eu la naïveté d'excuser l'auteur (1), pas une gauloiserie du genre de celle qui est contenue dans la louange de l'hôte très hospitalier qu'Euphormion et son ami César le poltron trouvent à Vérone (pages 129-130): « et ne, si solitarii » dormiremus, nocturna prodigia mentem diducerent, » gratissima benignitate providit (2). »

Malgré ces preuves matérielles, le ton d'assurance de Hubaud, la précision de ses indications m'imposent encore assez pour que je me demande si, véritablement, il n'existe pas, sans que je puisse bien m'expliquer comment, des exemplaires conformes à celui dont il parle. Je ne puis me résoudre à croire de sa part à une pure mystification (3).

(1) Irving, *l. c.* p. 379.

(2) La phrase est ainsi rendue par le traducteur de 1640 : « Il estoit bon » compagnon. Si nous eussions été de son humeur, il nous eut fait coucher en » compagnie, de peur des mauvais esprits. » J'aime assez l'équivoque *en compagnie!* L'arrangeur de 1711 a précisé un peu davantage en disant: « On nous » conduisit ensuite dans notre appartement où, par la sage prévoyance de notre » hôte, nous trouvâmes de quoi nous préserver des frayeurs nocturnes: pour » moi qui ne crains pas les esprits, je crus n'avoir pas besoin de préservatif. »

(3) Comme contraste avec cet auteur, d'après lequel l'édition Hackienne serait exceptionnellement *castrata,* il y en a eu avant lui un autre, cité par Ebert et M. Graesse, qui a l'air de dire qu'elle est la seule complète. En effet, dans les voyages de C. F. Nicolaï (*Beschreibung einer Reise durch Deutschland und der Schweiz im Iahre* 1781. 1783-1798, in-8, t. V, p. 197), on lit sur un passage où il maltraite assez les mœurs de Vienne, la « bigoterie et la flegmatique étiquette » de ses habitants, qu'il attribue à ce que tous ses souverains, depuis Rodolphe II (bien qu'il résidât à Prague) jusqu'à Charles VI, étaient des esprits étroits, « eingeschärnkte Köpfe », une note où il engage le lecteur, s'il veut savoir quelle raideur et quelle sensualité en même temps régnaient à la cour de Rodolphe, à lire la page 266 du *Satyricon* de Barclay dans l'édition non castrée : « *In der unkastrirten Ausgabe* (Lugd. Batav., 1674, gr. in-8) »

N° 27. Icon animorum... Francofurti, 1675, in-12. (Graesse, *Trésor,* I, 29.)

N° 28. *Idem.* Dresdæ, 1680... In-8. (Watt. *Bibl. britt.*)

Bien que nous ayons appris qu'il ne faut avoir en cette source qu'une confiance modérée, l'indication formelle du lieu et de la date me force à donner son rang à cette édition.

N° 29. Euphormionis Lusinini Sive Ioannis Barclaii Satyricon... Hagæ Comitum. Ex officina Hackiana. 1707. In-8.

Selon Ebert et Brunet, c'est notre n° 26 avec un nouveau titre. Je n'ai pas vu cette édition que possède, si je ne me trompe, la Bibliothèque de l'Arsenal.

N° 30. Icon animorum ad usum Scholarum cum notis Aug. Buchner et Christophori Junker. Edidit Theod. Grabener. Dresdæ et Lipsiæ, 1723. In-8. (Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopädie,* 1re section, VIIe partie (1821) p. 366-67. Not. 12.)

Mohnike, auteur de l'article BARCLAY, dit qu'il avait, en l'écrivant, cette édition sous les yeux.

N° 31. Euphormionis | Lusinini | sive | Jo. Barclaii | Satyricon, | in Sex partes | dispertitum, | et notis illustratum, cum clavi. | accessit | Conspiratio Anglicana. | Editio nova. | Impensis Ioannis Pauli Krauss. | Bibliopolæ vindobonensis. | MDCC LXXII. In-8. 8 feuillets, 728 pages, 4 feuillets de table.

Exemplaire de ma propre collection provenant de la vente Ch** en février 1880, n° 1911 du catalogue.

M. Graesse a cité cette édition dans son *Trésor*. Elle fut publiée au prix de 2 thalers (7 fr. 50) mais elle avait notablement baissé de valeur puisqu'il l'a retrouvée cotée au quart de cette somme dans un catalogue Kœhler. Elle est relativement belle et est copiée sur celle de Hack de 1674, page pour page, excepté aux feuillets liminaires et à la fin de la sixième partie, où les lignes sont plus distancées pour remplir les dix pages en plus.

N° 32. Ioannis Barclaii Satyricon Sex partes (complectens) notis illustratum cum clavi. Accessit Conspiratio anglicana. Vindobonæ, apud Heubner. 1773, grand in-8.

J'ai composé ce titre d'après ce que j'ai lu dans la première série (tomes 1 à 10) de l'*Index locupletissimus librorum* ou *Bücherlexicon* de C.-G. Kayser. Leipzic, 1834-1877, 20 vol. in-4, où, comme on sait, le travail est toujours basé sur la copie de catalogues officinaux. Le prix de publication, 2 thalers (7 fr. 50), concorde avec celui de notre n° 31.

Je ne puis ni affirmer ni nier que cette édition est la même que la précédente avec un nouveau titre. Il est cependant difficile de croire qu'il en ait paru deux différentes dans la même ville à une année de distance.

N° 33. Icon animorum. Editio indice capitum auctior. Augsbourg, chez Doll (et Landshut, chez Krüll), 1774, in-8, publié au prix de 5 groschen (0 fr. 62.) (Kayser, *Index locupletissimus.*)

M. Graesse cite également cette édition d'*Augusta Vindelicorum*.

III

N° 34. Le | Pourtrait | des Esprits de | Jean Barclai | Mis en François. || A Reims | chez N. Constant | Imprimeur du Roy | N. Hecart et F. Bernard | Imprimeurs en l'Université. || MDCXXIIII. (Biblioth. Mazarine, n° 28,421). In-12, 3 feuillets et 430 pages.

L'auteur de cette traduction de l'*Icon animorum* se fait connaître à la fin de la dédicace au duc de Geneuois et de Nemours (1). Il se nommait Nanteuil de Boham (2). J'aime beaucoup sa rondeur militaire et la dignité, si peu commune alors, qu'il sait garder en présentant l'ouvrage où « personne ne peut être exẽpt de se trouver despeint par un des plus beaux esprits qui ait jamais entré en France. Lequel pour estre estrãger l'a mis en langue latine, ce qui a esté cause qu'il n'a pas été cogneû. » Toutefois, c'est plutôt pour les autres qu'il a travaillé que pour le Duc qu'il sait familier avec « cette belle langue mère de la nostre. » Ce qu'il a fait convient à toutes les conditions, car « d'auantage l'imagination du liure est bigearre subtile et veritable. Il fait la representation des esprits de plu-

(1) Henri de Savoie, deuxième fils de Jacques, duc de Nemours, et d'Anne d'Este, frère utérin, par conséquent, de Henri de Guise et du cardinal qui furent assassinés à Blois. Il mourut d'une attaque de paralysie (ou plutôt de goutte) en 1632 à l'âge de 60 ans (Voir l'*Hist. chronologique* du P. Anselme, t. III, p. 513 E). Tallemant des Réaux témoigne (éd. cit., t. I, p. 224 et 232) de ses aptitudes littéraires et raconte (*Ibid.*, t. IV, p. 206 sqq.) ce que furent ses rapports d'amitié avec la maréchale de Thémines, très peu de temps avant qu'il ne mourût. C'est son aîné qui était gouverneur de Paris pendant le blocus de 1590.

(2) Ancienne famille de Champagne, dont La Chesnaye-Desbois donne les armes et un fragment de généalogie sans date; mais il renvoie au nobiliaire de la province. Le P. Anselme (t. VI, p. 456 C) cite une de ses alliances, vers la fin du XVII^e^ siècle ou le commencement du suivant, avec le comte de Barbançon, descendant du chancelier du Prat.

sieurs Courtisans, Capitaines, Soldats, Escoliers, Iuges, Aduocats, Poetes, Orateurs et Medecins. » Et il finit en disant : « S'il n'est mis en langue si coulãte que les Escriuains d'auiourdhuy sçauẽt si bien faire, vous vous resouuiẽdrez s'il vo' plaist que ma profession n'est pas de la plume, ayãt eu l'honneur en nostre ieunesse d'estre vostre Soldat et suis Monseigneur, vostre treshumble Seruiteur. »

Nous avons par là une idée du style, et nous verrons bientôt qu'il soutient très avantageusement la comparaison avec ce que ce brave homme d'armes appelle la « langue si coulante » des autres.

N° 35. Le | Pourtrait | des Esprits | de | Iean Barclai Mis en Francois || Se vend | à Paris | chez Nicolas Bvon, rue S. Iaques | a S. Claude et au Sauuage | MDCXXV. | Auec priuilege du Roy. | 3 feuillets et 430 pages. In-12. (Bibliothèque Nationale R. 2906, B.)

L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine, n° 28,422, porte || *Se vend* | *A Paris, chez Samuel Thiboust, au Palais,* | *en la Gallerie des Prisonniers,* | et le reste comme ci-dessus. En effet, le privilège est au nom des deux libraires, et leur a été octroyé le 23 novembre 1624.

Je n'ai donné un numéro à part à cette édition qu'à cause du changement de date. Car au fond, c'est simplement la précédente avec un titre différent. Il a donc dû arriver de deux choses l'une : ou les imprimeurs de Reims, après l'obtention d'un privilège qu'ils ne mentionnent pas, en auront sollicité la même année le transfert, consacré par l'extrait qui est ici au dos du titre, à Buon et Thiboust ; ou ces deux derniers auront employé l'imprimerie rémoise dès la fin de 1624 et, en lui laissant un certain nombre d'exemplaires, auront voulu que les leurs pussent être présentés comme nouveautés de l'an 1625.

Dans le dernier cas, il faut admettre que les termes de la

« deffence... d'imprimer ny vẽdre d'autre impression que » des dicts Buon et Thiboust » ne s'entendaient pas trop strictement dans la pratique.

M. Graesse a cité, d'après un catalogue d'Aubry qui cotait le volume 5 fr., un exemplaire du *Tableau des Esprits* « Paris, Jean Petitpas, 1625, in-8. » Il y aura eu, je pense, de part ou d'autre, erreur dans la transcription du titre. Cf. celui du n° 36 qui suit.

N° 36. Les Satyres | d'Euphormion | de Lusine | contenans la Censure des actions de la plus grande partie des hommes en diverses charges et vacations | Composées en langue Latine par Iean Barclay | Et mises en françois par I. T. P. A. E. P. || A Paris chez Jean Petit-pas rue S. Iaques a l'Escu de Venise près les Mathurins. | MDCXXV. | Avec Privilege. | In-8. 18 feuillets. 804 pages. (Bibliothèque Nationale. Y² 74. Exemplaire signé « de la Reynie. »)

Niceron n'a pas connu cette traduction dont l'article de Bayle lui signalait cependant l'existence, en termes généraux. J'ai été mis sur la trace du nom de l'auteur par les *Supercheries littéraires* de *Quérard,* où l'on voit (II, 430 de la nouv. édition) qu'il y a des *Sermons de Saint Bernard* (1) traduits par I. T. A. P. (Jean Tournet, avocat pa-

(1) Après beaucoup de peine, — qui m'a cependant procuré l'avantage de savoir qu'outre une édition in-8 peu compacte de la fin du XVII[e] siècle ou du commencement de l'autre, à la Bibliothèque Mazarine, à la Bibliothèque Nationale (Inventaire C, 1943 bis) on a les *Sermons de saint Bernard sur le Cantique des Cantiques, traduits nouvellement en françois* (par un sieur de Rimentel, — aussi inconnu de nos biographes que le sieur de Mouchemberg, continuateur de l'*Argenis*, — qui est nommé au privilège et qui, en parlant de sa traduction, semble ignorer celle qui l'avait précédée). Paris, Jean du Puis, 1663, in-4 de 13 fts, 652 p., — j'ai pu enfin me faire communiquer le volumineux ouvrage de Tournet. L'exemplaire de la Bibliothèque (C 2046 réserve) mérite d'être vu pour sa belle condition, son joli titre rouge et noir à vignettes, et spécialement sa curieuse reliure de maroquin jaune à losanges en nombre infini,

risien), Paris, Joly, 1620, 2 vol. in-4. Il était tout simple, sur cette indication, d'interpréter les six initiales de notre titre ci-dessus par *Jean Tournet Parisien Aduocat en Par-*

contenant les monogrammes de Jésus et de Marie alternant avec leurs emblèmes frappés au moyen de fers spéciaux. S'il pouvait parler, il nous raconterait probablement une histoire émouvante des dangers de destruction ou d'exil qu'il a conrus après la Révolution. Car une annotation sur la première garde porte qu'il avait été envoyé au dépôt des Petits-Pères, et il a dû tomber de là entre les mains de quelque bouquiniste, qui a inscrit sur la garde opposée son prix « en chiffres connus » de 3 fr. C'était pour rien, car il en vaudrait peut-être 1,000 aujourd'hui. Je transcris le titre par lequel on verra que, si Quérard n'a pas fait erreur, Joly ne fut qu'un participaut ou un cessionnaire du droit de mise en vente : *Les Sermons de saint Bernard, premier abbé de Cleruaux, nouvellement traduicts en françois, augmentez et diuisez en 2 tomes : | Le premier contient les Sermons sur les principales festes, solemnitez et euangiles de l'année. Ensemble dix-sept sermons sur l'exposition du psalme XC.* | Qui habitat in adiutorio altissimi. | *Le deuxiesme est diuisé en quatre vintg* (sic) *et six sermons sur le Cantique des Cantiques.* | *Auec tables en chasque tome.* | *Le tout dédié à Leurs Maiestez* | *tres chrestiennes* | *par M. I. T. A. P.* || *A Paris, chez Pierre Billaine, rue S. Iacques, à la bonne Foy, et au Palais prez la chapelle Sainct Michel* | *MDCXX.* | *Auec priuilege du Roy.* | In-4 de 746-531 p. et 34 fts liminaires on de tables.

L'extrait du privilège, à la fin du tome I, ne uomme que I. T. comme auteur, mais celui-ci a signé en toutes lettres les deux dédicaces, celle à la jeune reine Anue d'Autriche et celle au Roy, qui a voulu que « S. Bernard, appelé une pre- » mière fois en France par Louis VII, pour cette seconde fois s'y présente en » habit et langage françois et naturel. »

Le nom de Jean Tournet figure daus un grand nombre de recueils spéciaux. Dans le *Moréri* de l'abbé Goujet il a une assez longue notice, et il n'est pas oublié non plus dans l'*Allgemeines Gelehrten Lexicon* de Jöcher, dont l'article est empruuté au livre du Dijounais Pierre Taisand : *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, dernière édition (posthume). 1737, in-4. Tournet, savant et laborieux juriste, et en particulier arrêtiste distingué, est né à Paris et mourut avant 1650. La liste de ses ouvrages est longue, mais aucune biographie, sauf peut-être les *Siècles littéraires* de Desessarts, en cette phrase : « on a aussi des vers de lui, » ne paraît avoir soupçouné qu'il ait traduit deux ouvrages aussi dissemblables que l'*Euphormion* et les *Sermons de S. Bernard*. On a ignoré aussi, et il n'est pas saus iutérêt de savoir qu'il reçut des encouragements pécuniaires de Louis XIII, qui n'a jamais passé, si je ne m'abuse, pour très munificent envers les littérateurs. Un passage de la dédicace citée plus haut porte : « ... Ce mien » travail, lequel estant proueneu comme un fruict arrousé des eaux escoulées » des viues sources de sa debonnaireté (de Sa Majesté) et liberalité plus fecondes » que ne furent iamais celles du Nil égyptien, se présente à elle pour luy en » rendre une iuste recognoissance, espérant que ce mien petit deuoir seruira » taut pour me garentir d'ingratitude que pour trouuer une sauuegarde... »

lement, et la comparaison du style des deux traductions, signées des mêmes sigles à très peu près, ne m'a plus laissé aucun doute. Immédiatement après le titre, on lit une Epitre DV traducteur, c'est-à-dire une préface ; et l'on s'aperçoit dès les premières lignes de la faute typographique de l'entête : « Epitre AV Traducteur, » qui donnerait lieu, si l'on ne corrigeait pas de soi-même, à un quiproquo continu.

L'auteur explique qu'il n'a pas voulu donner une clef de l'ouvrage, qui pour les initiés serait inutile, et qui pour les autres aurait de grands inconvénients. Il se félicite du parti qu'il a pris, lorsque, dans un court avant-propos qui précède l'*Apologie,* il fait remarquer avec quelle vivacité Barclay repousse la plupart des interprétations.

Ceci montrerait qu'il a dû s'écouler un assez grand nombre d'années entre la composition et l'impression du livre.

Je mettrai bientôt tout le monde à même de juger si la version de Tournet est bien, comme je le pense, meilleure et plus fidèle que toutes celles qui ont suivi. Elle est, en tout cas, la plus complète. Aucune autre ne contient l'*Apologie* à la suite des deux parties de l'*Euphormion*.

N° 37. L'oeil clairvoyant | d'Euphormion dans | les Actions des | hommes. | et de son Regne parmi les plus grands | et signalés de la Cour. | Satire de nostre temps | composé en latin | par Iean Barcley | et mis en nostre langage par | M. NAU aduocat en Parlement. | 1626 | à Paris. | chez Anthoine Estoct | au Palais en la Galerie des Prison- | niers. In-8. 12 feuillets liminaires et 277 pages.

Il n'y a pas d'autre titre qu'une gravure fort bien faite et signée Crispin de Passe, dont le motif est surmonté d'un portrait de Jean Barclay, vu en buste et vêtu à la romaine. Ce portrait m'a paru supérieur à celui, beaucoup plus

grand, de Claude Mellan d'après la peinture de Du Moustier qu'on voit après les premiers feuillets de l'*Argénis* en français de 1623 (1). Barclay y a la figure plus belle et plus expressive.

L'ouvrage est dédié à Monsieur Nau, vicomte de Bercy, conseiller du Roy, trésorier géneral de l'extraordinaire des guerres, dont l'auteur est fier de porter le nom « quoique indigne (2). » Dans le style démesurément filandreux, et plus d'une fois amphigourique, qui lui est particulier et qui s'annonce déjà sur le titre, il le compare à l'héliotrope, sans doute à cause du parfum *suî generis* de ses vertus, qu'il exalte parce qu'elles font exception aux vices du siècle, démasqués grâce à « l'œil clairvoyant d'Euphormion. » Puis il s'adresse au lecteur, et déclare qu'il est venu porter « la lumière de la langue Françoise » dans les obscuritez du latin de Barclay » obscurités qui consisteraient surtout « en périphrases » et par une allusion très claire au travail qui avait été fait avant le sien, il prétend avoir voulu écrire « non du Latin Francisé mais du François. » Voilà qui est bien dur pour son confrère Tournet! On verra combien se justifie peu la prétention de l'avoir dépassé. Son livre n'est pas du tout une traduction, mais une paraphrase, un prélude à ce que la préciosité de la seconde moitié du même siècle offrira de plus insipide et de plus grotesque. Il réussit très souvent, de cette façon, à rendre inintelligible l'original qu'il s'est vanté d'éclaircir.

Nau s'est arrêté à la fin de la première partie du *Satyricon*. Il annonçait cependant l'intention de travailler à la seconde. Il a imité Tournet dans la division en chapitres. Il a été plus loin en partageant la première partie en deux livres, et il se caractérise surtout par la

(1) Voir sur ce portrait p. 7, note 4, et aussi la seconde note après celle-ci.

(2) D'après la Chesnaye-Desbois il aurait appartenu à la famille des Nau de la Boisselière. Cependant aucun des membres de la famille n'a, chez ce généalogiste, le titre de vicomte de Bercy.

proportion de ses sommaires; pas même là, il ne sait s'abstenir de réflexions personnelles.

Un fait assez curieux, c'est l'émulation avec laquelle des membres du barreau parisien, dans les cinq années qui suivirent la publication de l'*Argénis,* s'exercèrent sur les œuvres de Barclay. Le signal est donné par le traducteur de l'*Argénis,* dès l'apparition du livre et peut-être avant. Or, Pierre de Marcassus était avocat au Parlement (1). Et qui sait si de Mouchemberg, le continuateur de l'*Argénis* (2), n'appartenait pas aussi à l'ordre? Puis voilà Tournet et Nau qui s'attaquent tour à tour à l'*Euphormion*. L'ambition commune de tous ces avocats vient, c'est fort possible, de ce que leur auteur tenait de près à la Bazoche, comme fils d'un docteur-régent en droit.

(1) Il est nommé avec cette qualité — mais P. Marcassus sans particule — dans l'extrait des registres du Conseil privé du Roi qui se trouve à la fin de l'*Argenis de Jean Barclay, traduction nouvelle enrichie de figures*. Paris, Buon, 1625, après le privilège. Le P. Lelong avait attribué cette version à P. du Ryer, et le catalogue de 1744 répète son erreur. Niceron l'a corrigée dans son article sur Barclay, mais simplement par ouï-dire, car on reconnaît aisément qu'il n'a pas vu la preuve authentique dont nous parlons, et sur laquelle il est bon d'appuyer, car la chose est passablement instructive. Il paraît que Marcassus s'était entendu avec un imprimeur quelconque pour la mise au jour de sa traduction, et cet imprimeur avait obtenu le privilège exigé. Mais Nicolas Buon, en se faisant délivrer le sien pour l'*Argenis* latin de 1621, avait eu la précaution d'y faire insérer qu'il pourrait seul imprimer pendant dix ans, non seulement l'original, mais « toutes les traductions qui se pourroient faire en françois. » Fort de cette stipulation, il cita son concurrent et l'auteur devant le Conseil privé qui avait juridiction en ces matières, et qui, en face de ce double emploi de privilège, n'eut d'autre alternative que d'annuler le second. Marcassus, obligé de s'entendre avec Buon, dut y mettre toute la mauvaise grâce possible, car la cause, introduite en novembre 1621, fut jugée (et sans appel) le 7 mars 1622; l'achevé d'imprimer est du 15 mars 1623 et la date est, comme on voit, 1625 sur le titre (et non 1624, comme dit Bayle).

(2) Je n'ai vu son nom que sur les titres gravés — par Crispin de Pas, mais assez mal — de la *Suite et seconde partie de l'Argenis* de l'édition chez la veufve Buon, 1633, mais dont le privilège, au nom de son mari, est de 1626 (Bibl. Mazarine 22243 F). Dans l'édition de la Bibliothèque Nationale (Y² 86), le titre du commencement du volume manque, et il y en a un au milieu, imprimé, qui porte seulement : *la troisiesme et dernière partie de l'Argenis*. A Paris, MDCXXXVIII. L'exemplaire est donc celui d'une réimpression.

N° 38. Icon Animorum. The Mirrour of Mindes, englished by Thomas May. London, 1631 (*leg.* 1633), in-12 (Graesse, *Trésor*, *l. c.*).

Le *Catalogus... Bibliothecae Bodleianae* n'indique qu'une édition, 1633, in-8. Lowndes, après avoir donné de longs détails sur les diverses œuvres de T. May, conclut en mentionnant simplement qu'il traduisit l'*Icon Animorum*. Ni M. Allibone dans son article très intéressant et très développé, ni M. Hazzlitt dans sa notice au devant de *the Heir*, dans la nouvelle édition de *Dodsley's select collection of old plays* (Londres, 1875, 15 v., in-8) n'en ont su davantage. C'est donc que le livre est très peu répandu. Il est certain que M. Graesse s'est trompé sur la date. C'est prouvé et par l'exemplaire d'Oxford et par le titre transcrit dans la *Biographia Britannica* (in-folio, t. V, 177 sqq.) que voici : *The Mirror of Mindes or Barclay's Icon Animorum Englished by Tho. May Esq.* [dedicated to. Richard Lord Weston High Treasurer of England, and knight of the Garter.] *Printed for T. Walkley. In-12, 1633.*

La personnalité de May est assez mal connue en France. Il a cependant une place honorable et dans la *Biographie universelle* et dans la *Biographie générale*, mais les deux articles nécessitent plus d'une rectification (1). Son rôle

(1) Lefèvre-Cauchy dit que l'*Histoire du Parlement d'Angleterre* de May fut publiée « en latin » en 1647, in-fol. Cette première édition, déjà rare en 1677, est au contraire en anglais ; nous en avons à la Bibliothèque Nationale un très bel exemplaire (Ng. 170) aux armes de Gaston d'Orléans. Le *Breviary of the History* de 1650 est un ouvrage différent du premier, s'étendant sur un plus grand nombre d'années ; il a (*Biogr. Britt*) 215 p. in-12, et non pas in-8, et ce n'est pas non plus une traduction en anglais de l'opuscule latin : *Historiae Parlamenti Angliae breviarium*, sans date et réimprimé en 1651, *Juxta exemplar*, je crois en Hollande (Voir Ng 171 et 171 A). C'est plutôt le latin qui a dû suivre l'anglais.

M. P. Louisy écrit : « May a encore travaillé à la traduction de deux poèmes latins de Barclay : *Argenis* et *Icon animorum* ». Or dans ce dernier il

comme historien a été magistralement apprécié par Guizot (1). Il n'a pas eu le même bonheur comme poète et surtout comme poète dramatique (2).

n'y a pas un seul vers. Selon le même biographe, May mourut étouffé par le bonnet de nuit « qu'il avait rabattu trop avant sur son visage » par une « distraction singulière ». La mort survenant ainsi paraît encore plus singulière que la « distraction », et il y a bien plus de vraisemblance dans l'autre version (je crois que c'est celle des *Worthies* de Fuller, cités dans *Biographia dramatica*, 1812, 4 vol. in-8), d'après laquelle May, qui était fort gras, aurait attaché trop court les cordons de sa coiffure, et par un mouvement brusque pendant son sommeil, alourdi par l'ivresse, dit-on, il se serait étranglé. A la vérité, on refuse de croire à cette explication de la catastrophe, quand on regarde le portrait que Francis Maseres a mis en tête de sa réimpression de 1812 de *The History of the Parliament*. May y est représenté en vrai costume puritain, tenant à la main le livre de *Common prayer*, avec une petite couronne de lauriers au-dessus de sa tête, et à l'âge de 55 ans, c'est-à-dire pendant la dernière année de sa vie. Or l'homme qu'on a là devant soi n'est rien moins qu'obèse et d'apparence apoplectique ; son cou est long et sa figure anguleuse. Seulement il paraît que ce portrait, qu'on ne trouve que dans une rare édition du *Breviary* de 1655, est regardé par Wood, que cite la *Biographia britannica*, comme dépourvu d'authenticité.

(1) Dans la *Notice sur Thomas May*, p. v, c. xxii du premier volume paru, devenu plus tard le deuxième de la *Collection des mémoires sur la révolution d'Angleterre*, M. Guizot appuie son jugement sur ce qu'il a recueilli « dans les lettres et dans les entretiens des amis les plus sincères et les plus éclairés des libertés publiques » en Angleterre. J'ai aussi vu l'impartialité et l'honorabilité de Thomas May très vivement et très judicieusement défendues dans un ouvrage tout nouveau, où il figure comme poète lauréat en quelque sorte intérimaire, *The poets-laureate of-England* de M. Walker Hamilton, Londres, 1879, in-16, p. 78-79.

(2) La production la mieux connue de la muse de Thomas May est sa traduction, et puis après sa continuation de la *Pharsale*. Nous avons à la Bibliothèque nationale (Y 1310) un volume petit in-8 non folioté qui contient : *Lucan's Pharsalia... Englished by Thomas May Esquire. The second edition corrected and the annotations enlarged by the Author*. London. Printed by Aug. Mathews for Thomas Iones.., 1631, et à la suite : *Continuation of Lucan's historicall Poem till the death of Iulius Caesar by T. M.* London, printed for James Bales... 1630, avec un titre qui montre l'art anglais de la gravure à un état absolument enfantin. Les deux parties sont en décasyllabes rimés. La *Continuation* est de l'édition originale, et il n'en est pas de même, comme on voit, de la première portion du volume. Seulement cette seconde édition paraît bien plus rare que la première, car l'auteur, qui sait et qui a vu tant de choses, de l'article May de la *Biographia britannica*, dit qu'il connaît par ses lectures le titre gravé, dont il décrit à peu près la composition, du Lucain en anglais de son auteur, mais que pour la gravure même, il n'a jamais pu la trouver. Il n'y a pas sensiblement perdu. Le travail est signé d'un artiste flamand, Frédéric Huls

N° 39. La Satyre | d'Evphormion | composée | par Iean Barclay | et | mise nouuellement | en François. | Avec les Observations qui expliquent toutes | les difficultés contenues en la première | et Seconde Partie | A Paris | chez Iean Guignard, au premier Pillier | de la Grande Sale du Palais | MDCXXXX | avec Priuilege du Roy. | In-8, 6 ff., 648 p. et 8 ff. de table (Bibliothèque Nationale, Y^2 — 76).

L'auteur semble avoir eu l'intention sérieuse de garder l'anonyme qu'a dévoilé Sorel dans sa *Bibliothèque Fran-*

(Hulsius) qui tend à imiter (de très loin) notre Léonard Gaultier. Même chez les primitifs de deux siècles avant, on rencontre rarement quelque chose de plus biscornu que le Lucain qu'il a mis en belle place, avec la chevelure et les moustaches arrangées à la mode de 1630, dans un baquet qui le laisse voir à mi-corps, et qui reçoit le sang coulant de ses plaies, à grands jets comme ceux d'une fontaine publique. Je signale aux nouveaux éditeurs du Lexique de Nagler cette curieuse production de Hulsius pour qu'ils l'ajoutent au catalogue de son œuvre. May a transcrit en vers latins, que Samuel Johnson tenait en grande estime, sa *Continuation of Lucan*. Je n'ai vu nulle part la description de l'édition latine sur laquelle fut refaite celle de Leyde de 1640.

Nous avons eu, comme nous l'apprend Quérard, deux traductions en français de la suite de la *Pharsale* de May. Celle d'Amar manque à la Bibliothèque Nationale, mais j'ai pu y avoir celle de Cormiliole. Il avait plus de quatre-vingts ans quand elle parut, et une critique sévère ne serait guère de mise vis-à-vis d'un homme d'un aussi grand âge. Il ne connaissait d'autre édition du *Supplementum* que celle de Leyde, et, dans son discours préliminaire, l'assertion que l'original est « en prose anglaise » passe inaperçue au milieu de bien d'autres qui ne sont pas plus exactes (par exemple la mort de son auteur qu'il fixe à 1652). L'idée qu'il s'est formée de May, « farouche républicain » dans l'âme de qui « l'amour ne pouvait entrer », fait simplement sourire : cela nous remet forcément en mémoire que notre traducteur avait dû être aussi, dans son âge mûr, un fougueux républicain qui réunissait « les citoyens et la milice nationale de Coye (pas beaucoup plus de quatre hommes et un caporal) autour de l'autel de la Patrie » pour leur adresser un *Discours civique* qu'il a fait imprimer.

J'ai dit que le théâtre de May est encore plus ignoré chez nous que les autres œuvres, et de cela les preuves surabondent. Ainsi je n'ai pas même trouvé son nom dans l'*Histoire de la littérature anglaise* de M. Taine, et l'une de ses tragi-comédies, *The Heir*, qui fut représentée en 1620, a donné lieu à un quiproquo qu'explique le genre épicène du substantif en anglais. C'est Lefebvre-

çoise. Il se nommait Jean Beraut ou Bérault et était médecin (1). Il a voulu que ce fût le libraire (2) qui prît

Cauchy qui a le premier appelé la pièce, évidemment sans l'avoir jamais vue, l'*Héritier*. L'erreur a été répétée par Guizot et, ce qui surprend davantage, par M. Mézières (*Contemporains et successeurs de Shakespeare*, 1864, in-8, p. 374). J'ai lu ce soi-disant *Héritier* qui se trouve être une *Héritière*. L'affabulation serait jugée de nos jours puérile et choquante. Nous n'admettrions pas un père qui fait passer son fils pour mort, afin d'attirer près de sa fille, par l'appât de toute la fortune qui va lui revenir, un noble prétendant très riche et très vieux. Mais le goût anglais sous Jacques Ier n'avait pas ces délicatesses. Pour le reste, la pièce est fort bien conduite, et quoi qu'en pense le bonhomme Cormiliole, la passion y parle souvent un langage très élégant, très émouvant et surtout très naturel. Je n'ai pu m'empêcher d'en faire la comparaison, sous ce rapport, avec une pièce de Shakespeare antérieure d'environ vingt-cinq ans; *Love's labour lost* venait justement de me désespérer par son euphuïsme, que je crois, contrairement à F.-V. Hugo, et en m'appuyant d'un passage très catégorique de Nathaniel Drake, très voulu et sans la moindre intention satirique analogue à celle de Molière dans les *Précieuses*. Dussé-je me faire honnir de chacun des membres de toutes les sociétés anglaises ou allemandes, fanatiques du Cygne de l'Avon, — dont je ne méconnais nullement les grandeurs, qu'on veuille bien le croire, — je déclarerai ouvertement que je préfère de beaucoup l'*Héritière* de Thomas May à *Peines d'amour perdues*. Les jugements portés sur la pièce en Angleterre depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'à M. Ward (*A history of the English dramatic literature*, 1875, 2 vol. in-8, excellent livre, quoique maltraité par l'*Athenaeum*), sont tous favorables. Gérard Langbaine, cité par la *Biographia britannica*, a même un peu trop forcé la note laudative en disant en 1691 que *the Heir* ne sera critiqué par aucun des « vrais amateurs de la comédie innocente et inoffensive. » Il y a en effet dans le drame une sous-action (*under-plot*, en vertu d'une règle théâtrale d'alors, encore maintenue bien longtemps après), qui est assez peu morale : une Luce qui paraît sur la scène « *gravida* », et dont le père réussit à persuader, par les arguments les plus drôles, mais aussi les moins décents du monde, à un riche imbécile, nommé Shallow, qu'il destine pour mari à sa fille, que *Is pater est quem nuptiae demonstraBUNT*. On a beaucoup reproché à Thomas May les emprunts qu'il a faits à Shakespeare, à Suckling et ceux qu'il s'est faits à lui-même. Mais qui ignore que le reproche n'est pas toujours un stigmate d'indignité? Et y a-t-il eu de plus grands emprunteurs que Shakespeare et Molière?

(1) La *Biographie médicale* (Panckoucke, 1820, 7 vol. in-8) dit qu'il était professeur à Paris, et cite de lui trois pièces de circonstance, de 1616 à 1643, toutes en latin; l'une est en vers à l'occasion de la prise de la Rochelle. Il y a en outre dans la *Bibliotheca medicinae* de de Haller, tome II, p. 472, 496, 543 et 588, les titres de quatre *Disputationes* auxquelles il prit part de 1617 à 1630.

(2) Je n'attribue nullement à ce dernier la clef dont je parle plus loin et que je prouve être indépendante de l'ouvrage. Le nom de l'auteur s'y lit en toutes lettres comme il suit : « Aegorus est le comte d'Egmont. Voyez les Observations

la parole dans l' « Aduertissement au lecteur » auquel il dit : « encore que les deux précédentes versions t'ayent » donné occasion d'admirer ceux qui les ont faites... ils » ont laissé cet ouvrage au moins aussi difficile qu'il » estoit », et cela proviendrait de ce qu'on a voulu trop s'attacher « au mot pour mot (1) ». Sur quoi on va certainement se récrier : s'il s'agit de Tournet, passe encore ; mais le « mot pour mot » du sieur Nau, nous le connaissons ! Et nous l'allons connaître mieux encore tout à l'heure. Enfin Béraut fait prévenir son lecteur que les difficultés non résolues par le texte même seront éclaircies par les *Observations* de la fin et il décoche en terminant un trait malicieux mais déjà quelque peu usé de son temps : si quelqu'un les trouve trop communes (les observations), il est prié de se figurer qu'elles sont pour son voisin et non pour lui. Ces remarques finales commencent la page 565 ; elles occupent par conséquent presque la huitième partie du volume. On voudrait y trouver des renseignements historiques qui seraient de quelque valeur, venant d'un quasi-contemporain. Mais à une ou deux exceptions près, les notes sont sur le modèle donné par les glossateurs de Ronsard : des explications sur les allusions à la Mythologie ou aux mœurs et coutumes de la Grèce et de Rome. Elles ne laissent pas cependant d'avoir leur prix avec un auteur comme Barclay. En somme, la traduction est écrite d'un style sobre, correct et elle se laisse lire ; on peut seulement lui reprocher d'être quelquefois trop libre, et l'on va voir que je ne prends pas le mot dans son mauvais sens.

Il n'y a point de sommaires en tête des chapitres, et l'*Apologia* n'est pas à la suite des deux parties. La clef qui ouvre le volume contient des indications qui lui sont

» de M. Béraut sur l'*Euphormion*, p. 637. » Selon toute vraisemblance, cette phrase est d'un tiers que nous ne connaissons pas, bien plutôt que de Béraut ou de Guignard.

(1) Bayle a reproduit textuellement ce passage. Voir BARCLAY, note (P).

entièrement propres (1) ; ainsi Callion est « un prince de » la maison de Lorraine » ; Fibullius « n'est ny M. d'Es- » pernon, ny M. le Mareschal de Boüillon, ny le Mares- » chal de Biron comme quelques-uns disent, ains seule- » ment un nom supposé » ; mais la plus surprenante de toutes est celle-ci : « *Euphormio*... Barclai, mort à Rome, » âgé de 41 ans, l'an 1621, par la trop grande diligence » de certains malveillants et maluoulus ». Jean Béraut passera nécessairement pour un jésuitophobe aux yeux de ceux qui ne voudront pas croire comme moi qu'il est resté tout à fait étranger à cette clef.

N° 40. Gründliche Beschreibung menschlicher Gemüths-Verwirrungen, etc... übers. d. J. Seyferten von Ulm (Description approfondie des aberrations de l'esprit humain, traduit par J. Seyfert, d'Ulm). Brême, 1649, in-12 (Graësse, *Trésor*, *l. c.*).

Livre coté 5/6 de thaler (3 fr. 12 c.) dans un catalogue Mai. Cela a l'air d'être une traduction de l'*Icon animorum* envisagé à un point de vue quelque peu misanthropique. Jöcher parle d'un Johann Seifert ou Seiffert qui doit être celui-ci. Il ne savait pas qu'il était d'Ulm, et en disant qu'il vivait à Brême en 1694 il intervertit probablement les deux derniers chiffres. Ce qui le ferait croire, c'est la citation d'un écrit polémique à titre éclatant de Seiffert contre Hugues Grotius, mort en 1645 : *Classicum belli Sacri adversus Hugonem Grotium*. Jöcher cite encore de Seiffert un livre de casuistique en allemand sur la procédure contre les sorcières, *Gewissensbuch von Processen gegen die Hexen*.

(1) Elle a dû être tirée à part (comme le démontrent les signatures aij et suivantes de la dédicace au roi Jacques et de l'avis au lecteur) pour n'être ajoutée qu'à certains exemplaires. Elle manque dans celui de la Bibliothèque Mazarine, n° 22496.

N° 41. Spiegel menschlicher Gemüthsneigungen A. dem. Lat. (Miroir des propensions de l'esprit humain traduit du latin). Brême, 1660, in-8 (Graësse, *Trésor, Ibid.*).

A cette édition, qui n'est peut-être que la précédente, dont on a changé le titre, je n'ai pas vu de nom d'auteur. Elle est de valeur très minime, n'ayant été porté que pour 11 groschen (1 fr. 37 c.) à un catalogue Hartung.

N° 42. | Les | Avantures | d'Euphormion ; | Histoire satyrique. | à Anvers | chez les héritiers de Plantin MDCCXI. | 3 vol. très grand in-24. 10 feuillets liminaires, 233, 251 et 308 pages. (Bibliothèque Mazarine, n° 22,494. C.-E.) (1)

Exemplaire provenant de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice.

Cet ouvrage devait naturellement figurer dans l'excellent vade-mecum bibliographique publié en 1866 par M. Gustave Brunet : *Imprimeurs imaginaires et libraires supposés.* Il y est inscrit en effet, pages 164-165. De légères rectifications matérielles doivent être faites à l'énoncé du titre, d'après ce qu'on voit ci-dessus. Reste la question du lieu véritable d'impression. Avec toute la déférence que j'ai pour la science d'un des plus respectés de nos anciens en bibliographie, je me permettrai de n'être pas de son sentiment. Je me demande pourquoi la fausse rubrique eût été nécessaire à Amsterdam, tandis qu'elle s'explique parfaitement si le livre sort d'une presse française. En fait, tel me paraît être le cas, après avoir examiné et le papier très résistant, et le caractère du texte courant, d'un point très élevé et qui est, je crois, du *petit-parangon ;* jusqu'au

(1) Cette édition n'est pas à la Bibliothèque Nationale. Mais il y en a à l'Arsenal deux exemplaires que je n'ai pas eu le temps de voir.

fleuron du titre, qui semble de façon parisienne. (1) Quel qu'il soit en réalité, ce pseudo-Plantin est fort beau et exercerait sur un amateur une tentation irrésistible. S'il s'en découvrait un exemplaire bien pur, à grandes marges, et dans une belle reliure de Padeloup ou de Derome, j'imagine qu'il réaliserait en vente publique sensiblement plus que les 1 fr. 37 auxquels a été fixée la valeur du n° 40, qui précéde.

L'abbé Goujet a donné, dans le Dictionnaire de Moréri de 1759, de copieux détails sur l'auteur des *Avantures d'Euphormion.* Il dit les avoir tirés de *Mémoires du temps.* Mais pour avoir une liste encore plus complète des ouvrages de notre auteur (liste que je le soupçonne d'avoir fournie lui-même), il faut recourir aux *Mémoires de Trévoux* de décembre 1729 (2). Quant à de l'Aulnaye, en moins de deux lignes, il lui a donné son compte (3).

Jean-Baptiste Drouet de Maupertuy, qui mourut en 1730 ou 1731, à Saint-Germain-en-Laye, plus qu'octogénaire, avait eu une existence des plus mouvementées. Il fut victime, dit-on, d'un goût immodéré pour la poésie et les romans, et après avoir dissipé une belle fortune, il entra en religion et ne s'occupa plus que d'ouvrages de piété. Il est donc clair qu'il ne pouvait afficher son nom

(1) Un autre *criterium*, dont je dois l'indication, au dernier moment, au très savant et très aimable doyen de nos libraires experts, M. Potier, vient confirmer mes suppositions. Un nouvel examen de l'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine m'a montré que les réclames ne se trouvent — en plus petits caractères — qu'à la fin de chaque cahier de six feuillets. Conséquemment, puisque le livre n'a pas de réclame à chaque page, on peut affirmer avec certitude qu'il n'a pas été imprimé en Hollande. Cf. Brunet qui, dans la liste des éditions elzéviriennes du *Manuel*, a également posé cette règle.

(2) L'article de ces *Mémoires* est écrit à propos de la publication qui venait d'avoir lieu d'un ouvrage imité des *Rudimenta historica* d'un jésuite allemand, portant le titre : *Eléments historiques, ou méthode courte et facile pour apprendre l'histoire aux jeunes gens.* Paris, 1730 (pour 1729), 2 vol. in-12. Le dédicace au duc de Chartres, alors âgé de cinq ans, est signée de l'auteur. Mais son nom ne figure pas au titre. Quérard donne la nomenclature de ses ouvrages, — mais pas de tous, à beaucoup près.

(3) « Ses productions sont aussi nombreuses que médiocres. » *Biographie universelle.*

sur un livre comme celui-ci, commencé avant ses jours de pénitence, c'est plus que probable. Il s'est masqué du bizarre pseudonyme que nous allons voir et nous fait informer par l'éditeur, qui est censé parler au public dans l'Avertissement, que le « nouvel auteur de l'Euphormion » a recouvré de nouveaux Mémoires de la vie de cet » esclave, beaucoup plus amples que ceux sur lesquels » Barclay avait travaillé. Il a fait plusieurs augmentations » considérables et quelques changements nécessaires. » Ainsi « l'Histoire Satyrique de Monsieur S. S. S. J. P. » A. U. L. E. R. E. (1) est un ouvrage presque tout neuf. »

A qui espérait-on faire prendre le change avec ce conte à dormir debout de nouveaux mémoires recouvrés et d'augmentations considérables? Pas à ceux, bien sûr, qui connaissaient le *Satyricon* latin. Quant aux changements, si personne n'en voit la nécessité, au moins sont-ils palpables. L'époque de l'action est transportée au XII^e^ siècle ; Callion devient Commindorix ; la France, la Galatie européane ; Paris, Priamide ; Bruxelles, Herculiade, etc., etc. A part ces puérilités, le fond reste identique à celui de la première partie du vrai Euphormion. Drouet de Maupertuy n'a pas été plus loin et a divisé son récit en trois livres, un pour chaque volume, dont les sommaires se trouvent en tête du premier. Il parle d'augmentations qu'il a faites : il dit vrai, seulement en ce sens que, même quand il suit son texte, il ne se fait pas faute d'y ajouter des enjolivements de son crû. J'en ai déjà donné un échantillon, et ce ne sera pas le seul. Il n'est donc pas permis, si l'on veut être exact, de dire, comme J.-C. Brunet après beaucoup d'autres, que Drouet de Maupertuy a « traduit en français le *Satyricon* de Barclay, » dût-on ajouter comme Tabaraud qu'il l'a traduit très librement (2).

(1) La nouvelle édition des *Supercheries* qualifie ces onze sigles de « pseudo-initialisme » sans chercher à les expliquer. Faisons de même.

(2) Je ne puis donc pas accepter non plus dans toute son étendue l'affirmation des nouveaux éditeurs des *Supercheries :* « Le travail de l'abbé de Maupertuy ne peut être considéré que comme une traduction de Barclay. »

Si sa vie était mieux connue, on y trouverait vraisemblablement qu'il eut à la descendance des Guises des obligations personnelles. Je ne m'explique pas autrement la vive indignation qu'il exprime dans l'*Avertissement* contre « certain Hollandois, lequel dans une Préface de sa façon, qu'il a mis (*sic*) à la tête de l'*Argenis*, veut que Commindorix ait été un duc de Guise, » ni son zèle à défendre contre ce « bon calviniste..., cet impertinent déterreur de secrets et de mistères historiques, » « un prince de l'ancienne et auguste maison de Lorraine » et en particulier le Duc qui a mérité « le glorieux titre de défenseur de la Foy. »

N° 43. Les | Avantures | d'Euphormion, | histoire satyrique. | à Amsterdam | chez les Janssons à Waesberge. | MDCCXII. || 3 tomes en 1 vol. petit in-12. Titres rouges et noirs, et titres gravés. 4 feuillets. — 118. 132. 154 pages.

(Collection de M. le comte de Béhague, n° 907 du Catalogue.) (1).

La gravure des titres signée *J. Goerres del* est assez bonne. On y voit Euphormion vêtu à l'antique, armé d'un cimeterre et le bâton de voyage à la main, arrivant près d'une fontaine à côté de laquelle une femme se tient assise. A gauche, sur le haut piédestal d'une statue de Faune, le titre, *Les Avantures... satyrique* est répété. Les deux titres du troisième tome et le seul titre imprimé du second sont compris dans la pagination.

J'ai dû à l'obligeance de M. Porquet la communication avant la vente de l'exemplaire de M. de Béhague. Je n'en connais pas d'autre de cette jolie édition qui est indiquée sans détails par Quérard, V°. Barclay. Les *Mémoires de*

(1) Ce catalogue, par suite d'une erreur typographique, porte **2** *tomes* au lieu de 3.

Trévoux et les *Siècles littéraires* se sont évidemment trompés d'un an en la datant de 1713.

N° 44. La vie | et les Avantures | d'Euphormion | écrites sur de | Nouveaux Mémoires | Par Mr S. S. S. J. P. A. V. L. E. R. E. | à Amsterdam chez François L. Honoré | MDCCXXXIII. 3 tomes en 1 vol. petit in-12 de 4 feuillets. 118. 132 et 154 pages. Titres rouges et noirs et titres gravés.

(Bibliothèque de l'Arsenal, n°13,026.)

Rien qu'en comparant les deux collations, on voit que cette édition n'est que le restant de magasin de la précédente, acquis par L'Honoré et dont il a rajeuni les exemplaires par un nouveau titre, libellé comme on voit ci-dessus.

Quérard a donc raison de dire, après avoir parlé de l'édition de 1712 : « *il y a des exemplaires* portant... Amsterdam, 1733. »

N° 45. Euphormionis... Satyricon deutsch. Schleiz, 1754. In-8.

Je reproduis les termes mêmes de la mention d'Ebert, répétée par M. Graesse, qui ne nous apprennent rien sur cette traduction allemande du *Satyricon*. Elle dut cependant faire sensation dans la ville de Schleiz qui, aujourd'hui, a en tout 4,803 habitants, mais qui était avant 1848 la capitale des princes souverains de Reuss de la ligne cadette. Si l'on avait sous les yeux les annales de l'Ecole de latin (*Lateinische Schule*) qui y subsiste encore, on trouverait probablement, sur la liste de ses professeurs de 1754, le nom du traducteur de Barclay de cette année-là.

Le *Bücher-Lexicon* de Kayser, qui part cependant de 1750, ne dit pas un mot de cette traduction à l'article « Barclai. »

N° 46. Seelengemälde aus dem Lateinischen von Pfingsten. (Peinture des âmes, traduit du latin par Pfingsten.) Pesth, Eggenberger, 1784, grand in-8. Publié au prix de 1 thaler (3 fr. 75). (Graesse, *Trésor*, et Kayser, *l. c.*)

L'auteur de cette traduction de l'*Icon Animorum*, Jean-Hermann Pfingsten, qui mourut en 1798 ou 1799, était, d'après la liste de ses écrits dans Kayser, un minéralogiste, un chimiste et probablement un médecin. Il avait pris part à une entreprise qui n'eut qu'un commencement d'exécution : on voulait former un recueil de traductions en allemand des œuvres des « beaux-esprits » des XIVe, XVe et XVIe siècles, rangées dans l'ordre alphabétique. Les deux premiers fascicules seulement ont paru sous le titre commun : *Sammlung der Schriften Schöner Geister aus den 14en, 15en, und 16n Iahrhunderten.* à Pest, chez Eggenberger 1783, grand in-8, et coûtaient réunis 2 thalers 4 gros (8 fr.). C'étaient 1° Frz Baco, *über die Würde der Wissenschaften*, c'est-à-dire le *De dignitate et Augmentis Scientiarum*, de Bacon, et 2° Ioh. Barclay *Werke*, ou les Œuvres de Barclay. Mais il est évident, d'après la coïncidence de prix, d'années de publication et de nom du libraire, que ce qui est annoncé là comme « œuvres » se borne au *Seelengemälde*.

N° 47. Gemälde der menschlichen Charactere, nach Verschiedenheit der Alter, Zeiten Länder, etc. Aus d. Latein. von A. Weddige. (Tableau des caractères des hommes selon la diversité des âges, des époques, des pays, etc., traduit du latin par A. Weddige). Münster, chez Theissing, 1821. In-8. Publié à 1 thaler 18 gros (6 fr.). (Graesse et Kayser, *ibid.*)

Je ne puis naturellement rien dire de cette traduction, faite de nos jours, de l'*Icon animorum ;* un voyage en Allemagne eût sans doute été nécessaire pour l'aller voir.

Je sais seulement par Kayser que l'auteur, Antoine Weddige, était, onze ans avant de l'écrire, ministre en Westphalie, en même temps que son frère Zacharie ; qu'ils prononcèrent l'un après l'autre dans l'église de Lipory, le dimanche 26 août 1810, un sermon sur le meurtre épouvantable commis huit jours auparavant par un jeune homme du pays sur sa maîtresse, qui était enceinte, et que les deux sermons, précédés d'une narration du crime, furent imprimés la même année à Dortmund, in-8.

Il me reste à accomplir une promesse. J'ai dit que je ferais comparaître ensemble, devant le lecteur, les divers traducteurs de Barclay, et qu'il jugerait du mérite comparatif de leur style.

Je prends donc, sans m'inquiéter s'il est un peu leste, — nous parlons bibliographie, et par conséquent nous sommes entre hommes, — l'épisode déjà indiqué du voyage d'Euphormion et de Percas vers Fibullius. Le mauvais temps menaçant, ils sont allés s'abriter dans une grotte très vaste et à nombreux détours, mais à une seule issue. Trois femmes y entrent, un moment après : la sorcière Hypogée et deux très belles filles qui veulent savoir à quel mari elles sont destinées. Euphormion et Percas se cachent et assistent, non sans la plus vive frayeur, aux cérémonies d'incantation de la vieille ; celle-ci s'aperçoit de leur présence et comme, dans sa fureur, elle sort, pour aller les punir, de son cercle magique, des diables sous forme de singes se jettent sur elle et la chassent.

Euphormion continue ainsi :

« Nobis autem ideo reddita videbatur audacia, quia fu-
» gere poteramus. Etenim ut mediocris terror animum

» naturali constantia exarmat : ita cum violentius saevit
» interdum desperationem ad ultimos impetus trahit. Igitur
» consurreximus, ac, veluti convenisset, in nos virgines,
» nos in earum sinum mutuo terrore irruimus, cumque
» oboriretur sævissimus veluti collisarum nubium fragor
» brachiis arctissimè constricti in terram procumbimus.

« O dulcis fragor, O beatus imber
O solatia plus emenda nobis !
Hoc semper pretio laboret ingens
Fulmen cudere Mulciber Tonanti
Et nos in similes bonus revolvat
Minantis pluviae timor cavernas ;
Hoc semper pretio, dii deaeque,
Pejus Thessalico furore carmen
Pulset Tartara pallidamque noctem. »

» Praecipuè Percas, muliebrium astuum nequaquam in-
» expertus tot blanditiis mulierem onerat, ut non ante
» consurrexerit quam solidam voluptatem ferret (1). Ego
» rudior, ut bis terque virguncula mea verbis inter risum
» iramque trementibus desœviit, tristem pudibundus victo-
» riam invitae concessi (2). »

Ecoutons maintenant les interprètes.

D'abord Tournet :

« Nous nous leuasmes à l'instant, et comme si nous eus-
» siõs eu mesme dessein, les filles vindrent vers nous et
» nous allasmes tomber sur leurs seins, et sur ce il s'esleua
» un tres grand bruit, comme vn furieux tonnerre, qui
» nous fit demeurer dessus la terre fermement embrassez.

(1) Il y a ici une réminiscence directe du *Satyricon* antique, avec la seule différence que Pétrone, dans le chapitre où se trouve la fameuse lettre traduite par Bussy Rabutin dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, au lieu de *solidam* a dit *robustam*.

(2) *Ed. cit.;* p. 33-34. Je ne sais pas si l'auteur de la *Censura* avait ce latin-là en vne en disant *Romanas aures radit*. Je le trouve admirablement concis, élégant et harmonieux.

O douce pluye! O doux tonnerre!
O plaisir plus doux de la terre,
Acceptable d'un riche prix!
A tel subiect face le foudre
Vulcain, pour le tout mettre en poudre,
Pourueu qu'ainsi ie sois surpris.
Pourueu qu'une craincte feconde
D'une pluye noyant le monde
Me loge en un antre si doux :
Qu'un chant Tessalique gourmande
Pluton auec sa noire bande,
Et mette l'enfer en courroux.

» Percante qui n'estoit pas nouice aux ruses des femmes » fit tant de caresses à celle qu'il avoit receuë qu'il ne re- » leua pas sans en emporter tout le contentement désiré. » Mais i'estois encore apprenty, car après que ma fillette » m'eut deux ou trois fois repoussé auec paroles mitoyennes » entre le ris et la colère : tout honteux je lui quittay la » victoire contre son gré. »

Maintenant Nau, l'abstracteur de quinte-essence, mais qui ne s'est pas assez inspiré de maître Alcofribas et de sa langue, qui marche si droit au but quand il le veut.

« Pour ce que nous vismes la fuitte libre, nous mismes » nostre courage (1) en liberté : en rompant les prisons de » la crainte ; car tout ainsi qu'une petite frayeur despouille » un esprit de sa constance une espouuante le précipite » dans le désespoir, et l'y pousse iusques aux derniers élans » de sa vie. Nous nous leuasmes doncques, et comme si » la nature eust comploté un mutuel consentement entre » nous, ces filles sautèrent à notre col, et nous en leurs » doux embrasements (*sic*), encore tous effrayés, et ayant

(1) L'expression n'est pas, comme on pourrait penser, un non-sens : Elle revient à « nous reprimes possession de nos esprits. » Le grand Corneille, en 1625 ou 1629, employait *courage* avec l'acception de *cœur* ou *âme ;* on peut le voir par les premiers actes de *Mélite* où le mot revient si souvent. Cf. dans l'édition des *Grands Ecrivains*, Marty-Lavaux, *Lexique*, t. I, p. 227.

» estroittement enlassés nos bras les uns dans les autres, » nous tombasmes doucement par terre.

O le doux choc; ô l'heureuse rosée
Qui ne peut estre assez recompensée.
Que Mulciber le forgeron des Dieux,
Tousiours nous forge, et en semblables lieux
Mesmes esclairs et semblable tonnerre
Qui dans cet' antre en fuyant nous resserre.
Qu'un Thessalicque et plus qu'orgueilleux vers
Troublant l'enfer le mette de trauers.

» Percas (qui sçauoit estre parmy les femmes) encore qu'il » se deschargeast de ses blandices pour en charger cette » fille, il ne se releua poït que tout pesant du plaisir qu'il » auoit receu auec elle. Mais moy grossier et maladuisé que » i'estois, me laissant vaincre a de petites difficultez plus » honteuses que repugnantes ; je laissay emporter à celle » que ie tenois embrassee, vne triste et contraincte vic- » toire. »

Quant à Béraut, il va continuer à pratiquer, avec un succès qui varie, l'art d'exécuter autour des difficultés des mouvements tournants.

Voici sa *version :*

« Sur ces entrefaites un grand coup de tonnerre vint à » donner et nous estonna tellement que nous demeurasmes » quelque temps en cet estat.

L'agréable tonnerre, ô la tempeste heureuse!
En tomba-t'il jamais une plus gratieuse?
Puisse à ce prix souuent le boiteux Lemnien
Mettre un foudre à la main du grand Saturnien
Et que souuent la peur d'un orage nous porte
Dans le creux d'un rocher basti de cette sorte.
Amour, et vous aussi Deesse des Amans
Puissions-nous rencontrer de tels enchantemens
Que par des mots pareils tousiours l'enfer se fende
Et sur terre en plain jour les tenebres espande.

« De vous dire à quoi songeait Percas durant tout ce » bruit je n'en scay rien. Il estoit assez corrompu pour en » vser au desaduantage de ces Dames: pour moi qui estois » grossier et qui natvrellement n'auois point l'esprit porté » à la malice, je n'en eus pas seulement la volonté. »

Enfin, voyons comment Drouet de Maupertuy a passé Barclay « à la teinture. »

« Les deux jeunes filles cherchoient la porte de la grotte » pour se sauver, mais elles étoient si éperdues et la peur » les avoit tellement saisi (*sic*) qu'elles se vinrent jeter » entre nos bras. Elles firent un grand cri quand elles » se virent au pouvoir de deux inconnus; elles s'efforcè- » rent d'abord quoique foiblement de se tirer de nos » mains; mais nous fîmes ce que nous pûmes pour les » rassurer. Percas leur disoit: eh quoy, vous n'avez pas » craint l'apparition des Démons et notre présence vous » effraye! Sommes-nous plus horribles que ces Esprits » infernaux et aimeriez-vous mieux leur compagnie que la » nôtre? Elles s'accoutumèrent peu à peu à nous voir et » à nous entendre. Déjà Percas en contoit à celle qui lui » étoit tombée en partage; pour moi qui avois moins » d'expérience que lui et qu'on avoit eu soin d'élever » dans un grand respect pour les femmes, je n'osois » presque lever les yeux sur celle dont la fortune m'avoit » gratifié. Je sentois bien je ne sais quel trouble que je » n'avois jamais senti et dont je ne connoissois ni la » nature ni le danger. Mais comme je l'ai appris depuis... » celle qui.. triomphoit sans le savoir se sentoit brûler de » même ».

Maintenant, rendez votre sentence, cher lecteur. Et si vous me demandez, à moi qui ne possède aucune de ces traductions françaises, laquelle je voudrais, si on m'en offrait le choix, je vous répondrai avec franchise que je préfèrerais.... les avoir toutes les quatre.

Encore un mot. A l'imitation de Barclay, j'ai besoin de présenter une Apologie. Pour faire excuser mes minuties

et mes longueurs, j'ai à dire ceci: à mes yeux, la bibliographie repose sur l'observation au même degré que la botanique ou toute autre branche de l'histoire naturelle; elle a encore de grands progrès à accomplir, et elle ne sera une science à principes sûrs et à vues synthétiques que le jour où elle aura réuni un nombre suffisant de travaux micrographiques comme celui que je termine.

MAR 3 1922

Chartres. — Imp. DURAND frères, rue Fulbert.

COLUMBIA UNIVERSITY
0032144393

BRITTLE DO NOT
PHOTOCOPY

MAR 26 1920